

# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

Dans ce numéro :

**Le secret  
DE  
ma victoire**  
*par*  
**ROGER LAPÉBIE**

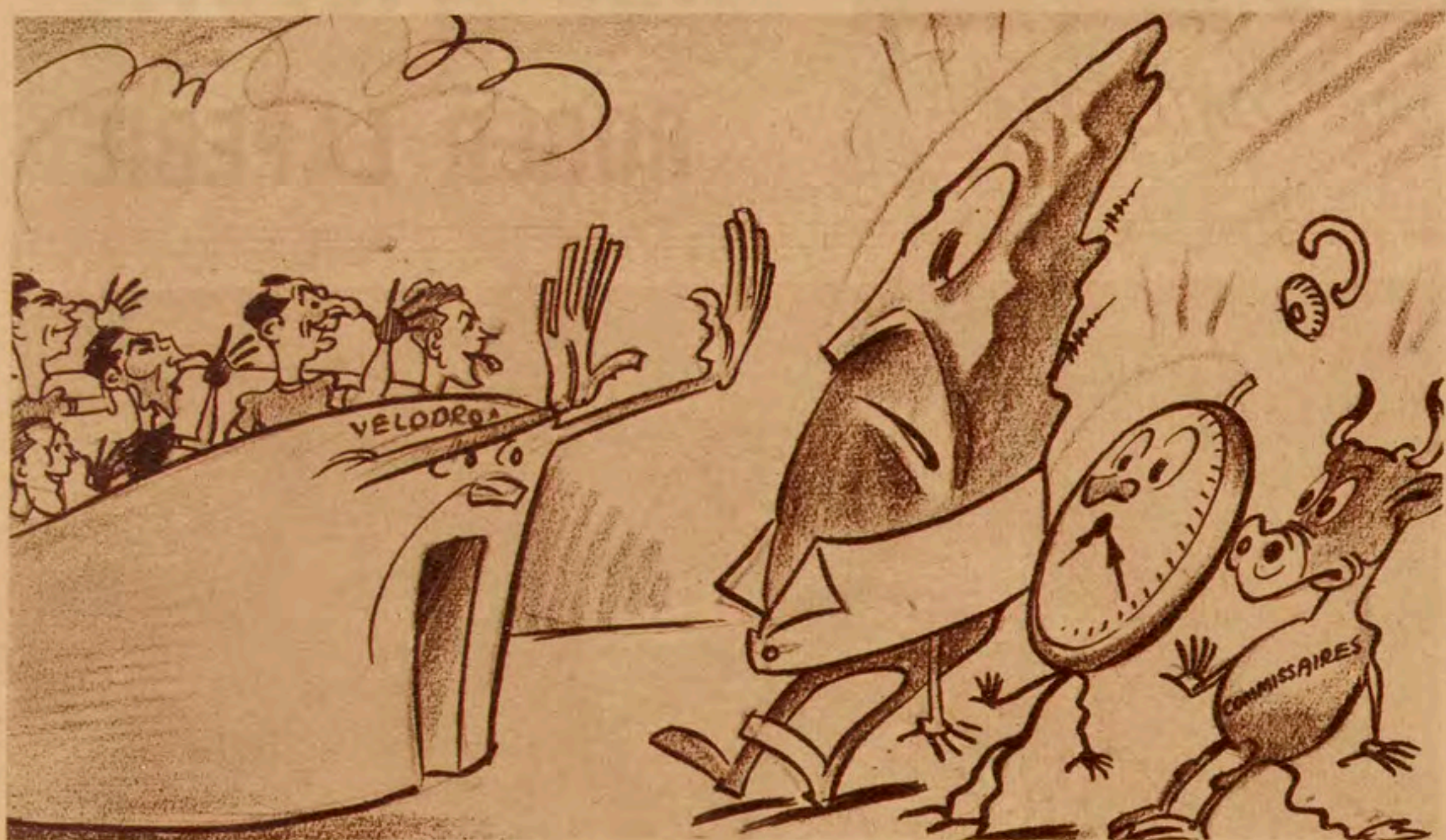


Voici, assis côte à côte sur la pelouse du Parc des Princes, deux héros du Tour de France : celui des premières étapes, Gino Bartali, en robe de chambre, celui de la dernière heure, Roger Lapébie.



## A LA PETITE

semaine

2  
Juin  
1937

**LUNDI.** — L'aube se lève. Le Tour de France s'achève car les géants, comme les nains, de la route, ont depuis un mois perdu le sens de l'heure. Tout au moins le sens relatif... L'heure, c'était Machurey, et Machurey, ce n'était pas le soleil. Ainsi, très tard ou très tôt, selon l'angle sous lequel on envisage l'emploi plus ou moins sage de la nuit, les hommes qui venaient de parcourir près de 5.000 kilomètres, par monts et par vaux, quittaient les restaurants où ils avaient prolongé un ravitaillement assis. Et je te raconte des histoires !... Les « suiveurs », en des boîtes montmartroises, tombaient encore la veste comme dans les bistros occasionnels des pays passagèrement conquis. L'on admirait le hâle de leur visage, de leurs bras. Ils apportaient comme du soleil en bouteille... en bouteilles poussiéreuses. Lapébie avait, par ailleurs, fait montre d'un appétit formidable. Gallien n'avait pas tardé, jeune homme sage, à aller retrouver sa maman. Paris dormait. Et de braves gens qui étaient allés voir passer le Tour de France dans la côte du Cœur-Volant, harassés, les jambes molles, cauchemardaient à ronflement que veux-tu, souffrant, chacun pour soi, toutes les souffrances du Tour...

Mais au moment où les bourgeois s'éveillaient en costume de voyage, très civils ou très gentils, comme vous voudrez, les coureurs du Tour faisaient enregistrer leurs bagages — qui comprenaient au moins une bicyclette — dans quelque gare de Paris, car le soir même la course recommençait, sur un vélodrome de province, sans, cette fois, la cohorte des critiques, des soigneurs, des commissaires et des suiveurs. Et depuis ce soir-là, le Tour de France, par équipes d'élection, se produit ici ou là, à l'intérieur des terres, devant des foules qui rêvent d'eux et les voient enfin. Cette endosmose aurait de quoi surprendre ceux qui croient encore au Tour torturant, au Tour de souffrance, au Tour des supplices. Cette facilité de récupération des coureurs de la grande boucle démontre qu'on ne leur a pas imposé une besogne au-dessus de leurs forces... en somme que l'on est resté dans les limites du sport. En tout cas, pour l'heure, le Tour de France, livré à lui-même, erre de Bretagne au Massif Central et de Guyenne en Champagne...



**MARDI.** — Le grand saladier de la Coupe Davis, son plateau, son socle nouveau — on n'avait pas prévu qu'elle serait éternelle — sont repartis pour l'Amérique. L'artiste qui la conçut, l'orfèvre qui la cisela seront tout heureux de revoir cet objet d'art, que sa relative beauté n'eût pas arraché aux outrages du temps, mais que le sport a ennoblé. Les Anglais l'ont laissé échapper. Ils l'avaient prise à nos compatriotes. Nos compatriotes, au temps où ils allèrent la conquérir, de l'autre côté de l'Océan, s'appelaient des mousquetaires. Les Anglais, depuis Alexandre Dumas, ont toujours eu un compte à régler avec les mousquetaires. Ils ont pris leur revanche. Seulement, d'Amérique sont venus quatre nouveaux preux — le mousquet et la couleuvrine ne sont plus de saison — qui agissaient de manière plus puissante et de façon plus rude. Et les Anglais ont laissé s'enfuir le trophée qu'ils détenaient. La Coupe est repartie. Elle vogue sur l'Océan. Elle fait l'admiration des passagers de première classe du transat. Elle emporte, gravés à ses flancs, pour une lointaine postérité, les noms de Lacoste, Borotra, Cochet, etc... C'étaient ceux-là qui avaient tiré les marrons du feu. Qui va se charger, désormais, de la même besogne ? Adieu, bonne et bourgeoise souprière ! Si nous semblons te dédaigner quelque peu, c'est que nous sommes peut-être comme le renard de la fable. En tout cas, quand tu nous arrivais, pour louis-philipparde que tu fusses, nous avions ressenti une bien douce émotion. Il y a dix ans !... Les Anglais l'ont laissée repartir !

**MERCREDI.** — Un rayon de soleil, au clair de lune... C'est, en effet, au cours d'une réunion nocturne, à Agen, que Sylvère Maes, rencontrant à nouveau Roger Lapébie, mais sur la piste, se jeta à son cou et, là, les deux rivaux, qui ne furent jamais ennemis, échangèrent le baiser de paix. Tout le bassin de la Garonne s'en est ému et réjoui. Nous aussi. En même temps, Karel Steyaert, qui s'emballe, mais qui est de bonne foi,

reconnaissait, donnant le ton à nos amis de la presse belge, que ni la pénalité infligée à Sylvère Maes, ni l'attitude — désapprouvée par tout le monde — des spectateurs entre Pau et Bordeaux, n'étaient les raisons suffisantes de l'abandon de l'équipe de nos voisins. Ainsi, tout s'arrangeait. Il est stupéfiant d'imaginer que des gens faisaient déjà une affaire d'Etat d'une toute petite chose sportive et sportive professionnelle ! Où allions-nous, grands dieux ? Le baiser de Sylvère Maes — qui, lui, ne voulait d'ailleurs pas abandonner — a mis le point final à une polémique aussi ridicule que pénible. Ce baiser, c'a été l'homologation d'un Tour de France qui aurait pu être si beau, si, précisément, Maes et ses amis étaient restés dans le bain jusqu'au bout ! En tout cas, c'est fini. Bons amis comme avant ! Les Belges ont la tête près du bonnet... tout comme les Français... et c'est pourquoi ils s'aiment bien... même sur le Tour de France.

**JEUDI.** — Quelle mélancolique petite annonce, en tout petits caractères, au bas d'une colonne de l'Auto. Les boyaux du Tour de France sont à vendre dans les trois jours. Ils sont vendus à l'heure où paraissent ces lignes. Ces boyaux, sans doute, ont déjà servi ; s'ils étaient en mauvais état, ils ont été retapés, remis à neuf. Ils vont aller adhérer à des jantes sans gloire de vélos de promenade ! Quelle tristesse doit être la leur ! Et si, parfois, ils se dégonflent, ne sera-ce pas de dégoût ? Songez donc au rôle formidable qu'ils ont joué dans le Tour ! Ils ont tenu en leur gomme, si j'ose dire, des destinées. Celui-ci qui n'a l'air de rien, qui est timidement recroquevillé dans son coin, est peut-être tout simplement celui qui, rendant l'âme au sommet de l'Aubisque, arrêta l'envol de Vicini et empêcha le vaillant Italien de revêtir à nouveau le maillot jaune... Tel autre...

L'histoire du Tour de France, pour qui ne veut pas en voir le pittoresque ou la philosophie, est une histoire de crevaisons, accessoirement de « coups de pompe », ceux-ci étant la rançon, parfois, de trop fréquentes trahisons de pneumatiques. Il faudrait que, dans un musée du Tour, on gardât, étiquetés, ces tubes dégonflés qu'on a



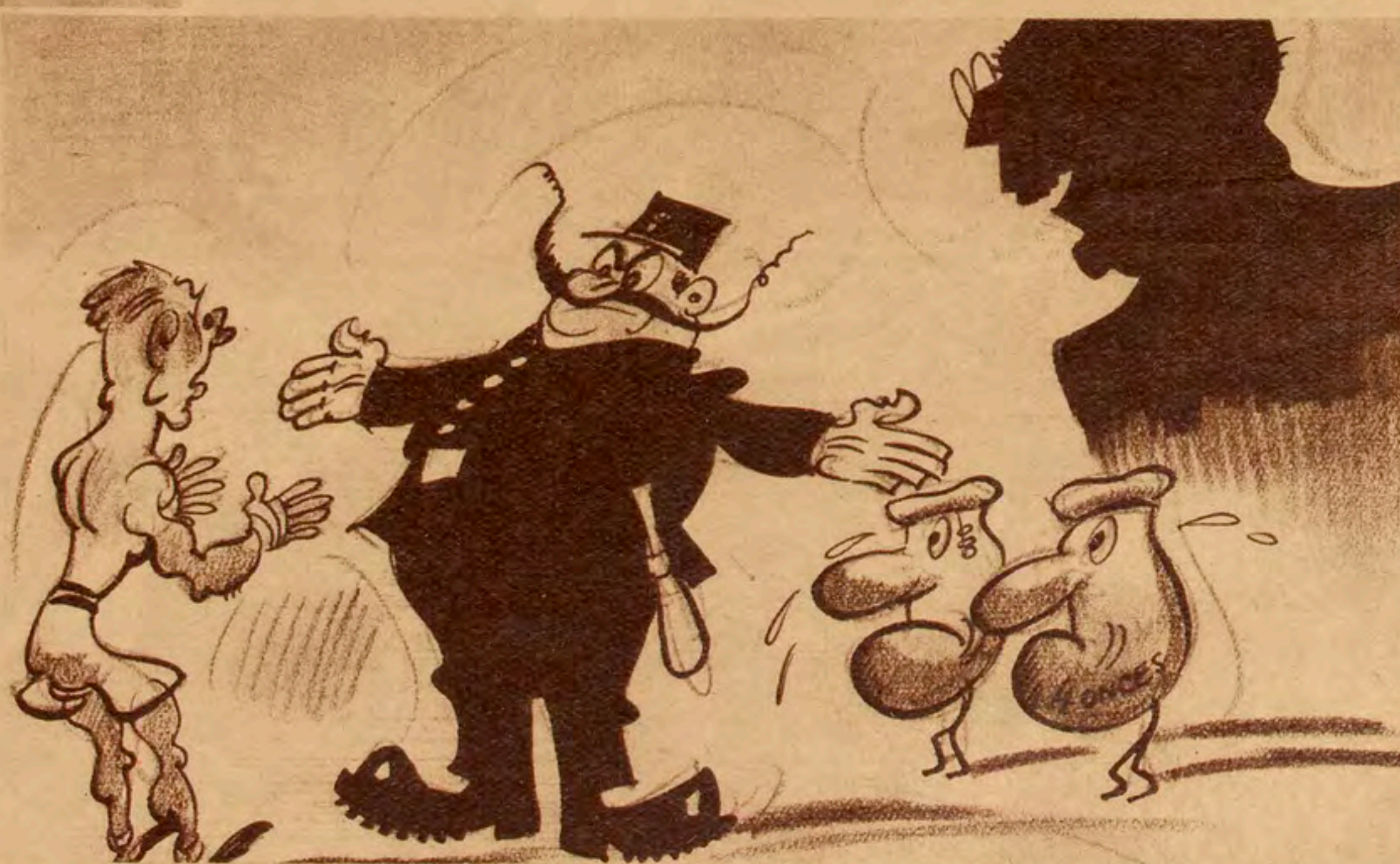
comparés à de tortueux serpents. Mieux que tous les articles des journalistes, ils feraient revivre la petite épopée.

Pauvres boyaux ! Ils sont comme les pieds des fantassins, grâce à qui Napoléon gagnait des batailles. On leur doit le respect. Il est vrai que les pieds des grognards, s'ils ne pouvaient être mis en vente, n'en ont pas moins subi le sort commun ! Ainsi, le boyau qui équipait la roue avant de Lapébie, faisant son tour d'honneur au Parc des Princes, et qui se gonflait de vanité jusqu'à en éclater, supporte peut-être, à l'heure actuelle le poids « mouche » d'une de ses admiratrices qui ne sait d'où lui vient sa réverie...

**VENDREDI.** — Imbattable a battu le record du kilomètre au trot en 1' 18" 4/10. Il s'agit d'un cheval ? Bien sûr. Mais c'est un record ! Et un record c'est toujours émuvant qu'il soit le fait de l'homme, de la bête ou de la machine, car sa préparation a demandé tant de patience, de soins, de pieuse attention, de foi, de volonté. Bravo ! Imbattable !

**SAMEDI.** — Alors, là, nous n'y comprenons plus rien ! Après une longue et rude campagne pour obtenir que les boxeurs professionnels usent des gants de quatre onces, campagne qui avait été couronnée de succès dans les milieux intéressés, voici que la Préfecture de Police en interdit l'usage ! Ce souci d'aménité nous laisse pantois. Tout le monde était d'accord sur ce point qu'avec le gant de quatre onces, frappant plus sec, on abime moins un adversaire que le courage fait durer : on savait aussi que, grâce au gant de quatre onces, on évitait des tocards dont la résistance était la seule vertu. La Préfecture de Police ne veut pas que l'on se fasse mal, na ! Cela nous surprend tellement que nous nous demandons qui a bien pu lui suggérer cette décision !

Jean de Lascoumettes.



ATTENTION A NOTRE NOUVELLE ADRESSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25, r. d'Aboukir, Paris (2<sup>e</sup>) - Turbigo 52-00 et 96-80

match

CHEQUE POSTAL : 1427  
R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE ET SEINE-ET-OISE		2 <sup>e</sup> ETRANGER (Tarif A réduit)
1 an : 38 francs — 6 mois : 20 francs		1 an : 63 francs — 6 mois : 32 francs
1 <sup>re</sup> FRANCE ET COLONIES		3 <sup>e</sup> ETRANGER (Tarif B normal)
1 an : 46 francs — 6 mois : 24 francs		1 an : 72 francs — 6 mois : 37 francs



# LE SECRET de ma victoire

par  
*Roger Lapébie*

Le véritable secret de ma victoire dans le Tour de France ? L'uniforme... Une blague ? Non, je vous le jure, c'est bien parce que je suis militaire que j'ai triomphé dans le Tour qui vient de prendre fin et il est d'ailleurs facile de m'expliquer. Imaginez-vous qu'à mon arrivée à la caserne, mes chefs, grands sportifs, m'ont tenu ce langage : « Nous savons que vous défendez avec honneur les couleurs françaises dans les compétitions cyclistes auxquelles vous participez et nous sommes disposés à vous aider de notre mieux. Pourtant, si vos premiers résultats ne sont pas probants, nous ne pourrions vous accorder les libertés désirables pour que vous puissiez vous entraîner sérieusement et c'est à vous de faire la preuve que vous méritez bien que nous nous intéressions à votre sort. Rompez... »

J'ai remercié, j'ai salué, j'ai fait demi-tour et je me suis juré qu'on ne me ferait pas confiance en vain.

Voilà ! C'est tout... J'ai couru Paris-Nice avec le désir de démontrer sans retard à mes supérieurs que les premières permissions accordées m'avaient été profitables et dans le Critérium national de la route, j'ai été assez heureux pour remporter une nouvelle première place en compagnie de mon ami Le Grevès.

J'ai, dès lors, songé à Bordeaux-Paris et puis au Tour de France, à celui-là surtout, et c'est pour éviter des suites douloureuses que je me suis arrêté dans Bordeaux-Paris dès que j'ai senti mes reins fléchir.

Ah ! ces reins, quels soucis ils m'ont donné...

Mon Tour de France, avec eux, a commencé bien avant le départ du Vésinet. Il m'a fallu rendre de nombreuses visites à mes médecins, me présenter plusieurs fois dans la semaine à Thémar, pour des massages experts, éviter toute fatigue inutile, ralentir mon entraînement, et affirmer à ceux qui s'inquiétaient : « N'ayez pas peur, je n'abandonnerai pas. »

Al-je tenu parole ?

Oh ! croyez bien que je n'en éprouve nulle fierté excessive, d'autant plus que j'ai été à deux doigts de le faire, mais je ne me voyais pas rentrer à la caserne en ayant fui le Tour sans excuse valable. Tout, mais pas ça... et s'il est des coureurs qui ont regretté leur passage sous les drapeaux, je ne suis pas de ceux-là. Je dois beaucoup au régiment où j'ai commencé par me discipliner, — et notamment mon Tour de France — ce qui compte dans la vie d'un homme... surtout lorsqu'il est coureur cycliste.

En avais-je rêvé du Tour, à mes débuts en cyclisme ? Tous les ans, l'arrivée des coureurs, à Bordeaux, me laissait songeur. « Aurai-je un jour la chance de me promener ainsi sur les routes de France ? » pensais-je en voyant repartir le Tour dans un tourbillon de poussière ; et j'ai pédalé pour courir le Tour de France, comme des milliers de gosses, hantés, comme moi, par la gloire d'un Henri Pelissier, d'un Bottecchia ou d'un Nicolas Frantz...

## Une préparation sage

Depuis Bordeaux-Paris, j'étais en forme.

Je le sentais et les jours qui ont précédé le départ du Tour, je n'ai fait que me promener, me reposer, partant fréquemment en voiture en compagnie de ma femme, faire des emplettes à Paris, lorsqu'il m'était possible de m'absenter de la caserne, car j'habite Villennes depuis le début de l'année, ayant fui, selon la recommandation d'usage, la ville et ses plaisirs.

Là, à Villennes, roulant en compagnie d'Auguste Wambst, je ne songe qu'à mon métier de coureur cycliste. Je n'ai pas de distractions néfastes et, de longues heures durant, allongé dans l'herbe tendre, en bordure de la



Roger Lapébie avant le départ du Tour



Seine, j'ai réfléchi au Tour de France, l'étudiant dans ses moindres détails et me persuadant que, si je ne pouvais l'emporter, j'étais capable, du moins, de réaliser une belle performance.

Pourquoi ne pas croire en mon succès ? Tout simplement parce que je ne suis pas un grand grimpeur si je réussis, à force de courage, à escalader proprement les cols. Or, je pensais — et je ne suis pas le seul — que le Tour de France se jouerait une fois de plus dans la montagne et je me disais :

« Petit, tiens-toi sage jusque dans les Alpes, tu n'auras pas trop de toutes tes forces. C'est plus prudent... »

Et non seulement il me fallait tempérer mon ardeur, appréhendant la montagne, mais aussi parce que je savais qu'on n'avait pas en moi une confiance excessive, et qu'il me faudrait tenter ma chance solitairement, l'équipe ayant déjà deux chefs de file : Speicher et Archambaud.

Vous n'imaginez pas ce qui peut passer dans la tête d'un bonhomme qui se prépare à faire le Tour de France. On vit dix fois la course avant de la commencer et, au fond, on n'a qu'une hâte : partir, quitter Paris, être « dans le bain ».

Alors, les soucis disparaissent, les événements se succèdent avec rapidité, il importe de regarder la situation bien en face et de prendre ses responsabilités.

Si je vous parlais un peu des miennes ?

#### En observateur

Qu'ai-je fait de Paris à Lille ? Pas grand-chose, semble-t-il et pourtant j'étais fort satisfait de ma petite personne en arrivant dans la grande cité du Nord. J'avais passé ma journée à m'ausculter, suivant tous les trains sans me mêler jamais au débat, et étudiant mon jeu de jambes, à diverses reprises, pour ne point douter de son rythme. Sylvère Maes était toujours là, et Bartali aussi, ainsi que Speicher, les trois hommes les plus en vue de la compagnie. Il me fallait simplement rester avec eux. J'étais bien. Pourquoi serais-je allé faire le fou en tête ? Je vous le demande un peu.

Le lendemain, je ne bougeai pas davantage.

J'avoue avoir eu, de temps à autre, de sérieuses démangeaisons. Mes muscles jouaient sous la peau avec beaucoup d'aisance, je n'avais pas mal aux reins, j'avais passé les mauvais trottoirs de la sortie de Lille sans grand mal, avec un peu de chance, je pouvais réussir. Je regardais fréquemment autour de moi. Qu'y voyais-je toujours roué dans roue ? Sylvère Maes, Bartali et Speicher. Pour

des inséparables, c'étaient des inséparables... Je me fis tout petit derrière eux, rengainant tous mes compliments et établissant le plan suivant : « Si jamais l'un d'eux s'échappe, tu t'en vas avec lui... Tous, sauf eux... »

Archambaud démarrait, je n'avais plus à m'inquiéter, tous les Français ayant mission de mettre le frein pour permettre à Maurice d'augmenter son avance.

Je me souviens nettement avoir, le soir, dans ma chambre, engagé une longue conversation avec mon « pote » Paul Chocque.

— Qu'est-ce que tu en dis, toi ? me demandait-il.

— Ce que j'en dis, mon petit Paul, eh bien ! que tout va pour le mieux... Je suis septième du classement général, je crois bien, avec quelques secondes d'avance sur Bartali, Maes et Speicher, je n'ai mal nul part, à chaque attaque, je réponds avec facilité, oui, tout va pour le mieux.

Paul n'avait pas les mêmes raisons d'être satisfait.

Au contraire...

— La poisse, hurla-t-il, j'ai perdu du temps ce matin avec ma crevaillon. Bon sang, ça me met de méchante humeur.

Je n'avais pas encore envisagé la crevaillon. Avec elle, pas de pitié. On perd ses deux petites minutes comme un rien. Il faudra serrer les dents si ça t'arrive, Roger, me dis-je, et tenter de rejoindre en un éclair. Dans ce cas-là, aucune réserve : l'effort violent.

Le lendemain, j'ai été tranquille. Il y eut de la bagarre, mais je tirai encore bien gentiment mon épingle du jeu, parvenant, en fin de parcours, à lâcher le trio Bartali-Maes-Speicher, pour consolider ma place de septième au classement général.

Le soir, à table, j'écoutais mes camarades se plaindre de tout et de rien. Speicher, notamment, était furieux.

« Je suis trop « marqué ». Je ne peux pas lever le derrière de la selle sans être aussitôt entouré, épié par les Belges et même par Bartali qui s'en mêle, maintenant, et me prend, lui aussi, pour un épouvantail. C'est gai... »

Pour sûr que ce ne l'était pas, Pauvre Georges !... Mais dans notre métier, il convient d'être un peu égoïste, et, le nez dans mon assiette, je me surpris à réfléchir :

« Tout cela arrange très bien tes petites affaires, Roger, ne te montre toujours pas, sois attentif, et laisse croire que tu n'es pas dangereux et que tu te contentes de te maintenir. »

Avant de quitter la table, un journaliste passa :

— Et tes reins, Roger ?

— Vous savez, répliquai-je faussement, ça va couci couça. J'ai peur de souffrir en montagne. Je verrai ça dès demain dans le Ballon d'Alsace.

— Du courage, Roger.

— Oh ! j'en aurai... Vous savez, ce n'est pas ce qui manque dans la maison.

#### Un mauvais développement

Le Ballon d'Alsace n'est pas terrible, terrible. Il grimpe, cependant, et pour en venir à bout, je vous le jure, il faut serrer les dents, d'autant plus que c'est la première fois qu'on se trouve aux prises avec la montagne et qu'on est un peu surpris par elle. Aussi se sent-on généralement inquiet au départ de Belfort, et, comme beaucoup, j'ai laissé attaquer quelques-uns de mes camarades, voulant arriver frais et rose au pied du Ballon. Eh bien ! je vous l'avoue sans fausse honte, ça n'a pas été tout seul...

J'ai souffert. J'avais un développement moyen et je commençai à monter avec lui. J'étais lourd, mal à l'aise. Je mis le petit braquet, et j'arrivai à finir le Ballon tant bien que mal, plutôt mal que bien, et n'en parlons plus...

Je sus, le soir, qu'on m'avait mis un pignon arrière de dix-sept dents, au lieu de dix-huit, ainsi que je l'avais demandé aux mécaniciens. Je ne sais pas si c'est cette différence d'une dent qui me « cassa les pattes », mais je me promis bien de surveiller, dans l'avenir, les agissements des mécanos. Le plus triste de l'histoire, c'est que j'avais perdu une place au classement général. Une place, ça n'a l'air de rien, mais on y tient généralement comme à la prune de ses yeux, surtout lorsque, pendant trois jours, on a réussi à se maintenir.

L'envolée de Bartali dans le Ballon d'Alsace m'avait, par ailleurs, fortement impressionné. Avec un gaillard semblable, le Tour, en montagne, ne serait pas facile. A table, au dîner, on ne fit qu'en parler avec les copains, Bartali... Bartali... Le nom du routier transalpin était sur toutes les lèvres. Sans se douter qu'ils retournaient le fer dans la plaie, les journalistes nous glissaient à l'oreille, admiratifs : « Ah ! si vous aviez vu ça... »

Georges Speicher prit ça du bon côté et, du même coup, dérida tout le monde :

« C'est un drôle de zigzag, votre gars Bartali, on n'a pas fini de s'amuser, avec lui. »

On se coucha de bonne heure, parce que le lendemain on se levait avec le soleil. Je fus plus agité que je ne l'avais jamais été. Ce sacré Ballon, avec son petit air de n'y pas toucher, m'avait tout remué. Chocque aussi

ne dormit pas aussi profondément qu'à l'habitude et lorsqu'on nous éveilla, alors qu'il faisait encore nuit, on fut rapidement debout.

Straboni, notre masseur, en était tout épaté.

— Qu'est-ce qui se passe, s'inquiéta-t-il, ça ne va pas ?

— Si, père Straboni, ça va bien, seulement on a eu le sommeil plus léger qu'à l'habitude.

— J'ai remonté le Ballon d'Alsace en rêve, devait nous dire Marcaillou quelques minutes plus tard.

— Et moi j'ai été hanté par Bartali, avoua un autre en arrivant à la salle à manger.

— Nous sommes tous un peu fatigués, lançai-je à Speicher en mettant un doigt sur la tempe, il est temps que nous prenions un jour de repos, on oubliera tout ça.

#### Une nouvelle perte de temps

De Belfort à Lons-le-Saunier on se tint tous à notre place, comme avant le Ballon d'Alsace. C'est que de Lons-le-Saunier à Champagnole, on avait à couvrir la première étape contre la montre par équipes du Tour, et Jean Leulliot nous avait bien recommandé d'en mettre un sérieux coup sans retard, afin de prouver aux Belges qu'ils ne nous étaient pas tellement supérieurs et ne pas leur laisser avoir un moral « à tout casser ». Nous fûmes battus, vous le savez, mais pas de très loin, et en repartant de Champagnole, nous avions tous le droit d'être fiers de notre tenue de route. Il restait à atteindre Genève, avec la montée de la Faucille, le passage de la douane. Je le reconnais, je me ressentis un peu de l'effort fourni contre le Père Temps. Je perdis du temps dans la Faucille, et je finis à Genève avec quelque retard. J'étais dixième du classement général. Mais non loin de Bartali, Speicher et Sylvère Maes. Certes, il n'y avait pas de quoi se taper la tête contre les murs. J'en étais néanmoins très chagriné. Un peu retourné.

Le maillot jaune s'en allait un peu plus de moi. Ce n'est pas que j'y tenais outre-mesure, mais j'aurais aimé l'essayer, comme tous ceux qui partent dans le Tour de France. Au moins une fois... Pour poser devant le photographe, après s'être complaisamment regardé dans une glace. Je sentis mon petit caractère s'aggraver. Je devins, comme on dit, de mauvais poil et quoique le sachant bien, je ne voulus pas réagir.

— Tu fais la tête ? me demanda Paul Chocque.

— Non ! pas à toi... Je me la fais à moi-même...

Est-ce que cela ne vous est jamais arrivé ? Les gens prennent toujours pour eux, les co-



Bartz dans l'ascension du Ballon d'Alsace.





L'arrivée de l'équipe française, seconde, à Champagnole. A droite, Archambaud, premier devant Lapébie, au centre.

lères qu'on a contre soi-même. Est-ce qu'on n'a pas le droit de s'en vouloir ?

#### Gorlett me fait rire...

Au dîner, je reçus une visite qui me fit plaisir : celle de mon ami Gorlett, le comique marseillais, l'ex-équipier d'Alibert, devenu le compagnon de scène d'Albert Préjean, et qui envoyait des galéjades aux Genevois, de la scène du Kursaal.

— Qu'est-ce que tu as eu, petit, tu as la mine d'une rascasse qu'on vient de sortir de l'eau... Regarde-moi un petit peu... Na ! et rigole, maintenant... Tiens, veux-tu un bon conseil, Roger, viens donc voir la revue, ce soir, tu t'amuseras, tes soucis s'envoleront et demain tu resteras couché toute la sainte journée. C'est dit ? Je te retiens ta place...

— Et la mienne, intervint Paul Chocque, j'ai envie de rire, moi aussi.

Gorlett fut plus en verve que jamais.

Et Paul et moi, je vous l'assure, nous oubliâmes, en cette soirée, tout le Tour de France... Nous étions deux spectateurs perdus dans la foule, et qui goûtaient avec délices les blagues que nous jetait Gorlett. Puis, nous allâmes boire un verre, avant de rentrer vite nous coucher. Je dormis, et fort bien, ma foi, mais le lendemain...

Ah ! le lendemain, que n'a-t-on pas entendu, Paul Chocque et moi ?...

« Vous vous êtes conduits de la façon la plus ignoble, nous dit l'un des officiels de la course, vous donnez le mauvais exemple. Vous devriez avoir honte... Je ne vous comprends pas. Vous êtes partis dans le Tour de France pour courir les routes, et non les salles de spectacles. Vous n'avez qu'une bien faible idée de l'honneur qu'on vous a fait en vous remettant un maillot tricolore... »

Boudi ! comme eût dit Gorlett, quelle averse.

Je laissai parler, puis je me fâchai. « Qu'ai-je fait de mal ? Voulez-vous me le dire ? J'étais triste, mécontent de tout, et de moi en particulier, j'ai été voir cette revue marseillaise et je ne m'en suis pas plaint, puisque, en une soirée, je me suis retrouvé aussi calme qu'au départ de Paris, et aussi confiant. »

C'était le drame...

D'un mot on en vint à un autre. On parla d'avertir mes chefs, de me faire retirer ma permission, rentrer à Paris entre deux gendarmes, que sais-je encore ?

Je réussis à me maîtriser.

« Je vous prouverai avant peu que cette soirée ne m'a pas fait de mal, au contraire. Vous verrez... Attendez encore un jour ou deux et nous en reparlerons. Je sais ce que je fais. Je ne suis pas un enfant. Vous verrez... »

Je devais tenir parole.

Je n'anticiperai pas, pourtant. Je saurai bien, au moment voulu, vous rappeler ma promesse de Genève... En attendant, sachez qu'on commença, Paul et moi, à nous considérer comme deux brebis galeuses au sein de l'équipe de France. Pour un peu, on nous eût mis un écriteau dans le dos : « Attention ! contagion, ne pas toucher... »

Nous restâmes au lit une partie de la journée de repos, nous consolant l'un et l'autre, et consultant fréquemment notre conscience : « Qu'avons-nous fait de mal ? »

J'admis qu'il pouvait apparaître étrange de retrouver deux coureurs du Tour de France au théâtre, mais, en ce qui nous concerne, c'était pour notre bien. Gorlett eut le mot de la fin : « Il y a bien eu le théâtre aux armées, les enfants, pourquoi ne pas vous distraire, vous aussi ? Vous n'échappez pas assez à l'atmosphère Tour de France. Vous avez tort. »

Rien de plus exact !

Avec le spectacle et toutes les histoires qui suivirent, j'en oubliai les Aravis et le col de Tamié qu'on allait escalader le lendemain... et dont je vous parlerai la semaine prochaine un peu longuement, ayant failli perdre, entre ces deux cols, toute chance de figurer, même honorablement, au classement général.

(A suivre.)

*Lapébie*

Recueilli par Félix Lévy. — Tous droits de reproduction réservés.

## Résultats du sixième et dernier Concours de Pronostics sur le Tour de France

(ARRIVÉE A PARIS)

Ont obtenu :

**PREMIER PRIX : 6.000 FRANCS**

M. GUERIN Alexandre, 24, avenue du Bel-Air, à Paris, qui a donné, dans l'ordre, les dix premiers coureurs du classement général et indiqué le temps exact du vainqueur (Lapébie) dans la dernière étape, Caen-Paris, soit 7 heures, 24 minutes, 25 sec.

**DEUXIEME PRIX : 4.000 FRANCS**

M. LE BEUX Pierre, 66, rue Saint-Sabin, à Paris, qui a donné la liste exacte et indiqué pour le temps du vainqueur à la dernière étape : 7 heures, 24 minutes, 20 secondes.

**TROISIEME PRIX : 2.000 FRANCS**

M. MAUDUIT Roland, 17, rue Béguinéo, à Vendôme (Loir-et-Cher), qui a donné la liste exacte et indiqué pour le temps du vainqueur à la dernière étape : 7 heures 24 min., 52 sec.

### LES PRIMES DE NOS LECTEURS

Dans nos précédents numéros, nous avons annoncé les primes qui nous été généreusement offertes par nos lecteurs. Nous les rappelons ci-dessous en indiquant les bénéficiaires :

**Prime de 500 francs**, offerte par M. Léopold DAURE, de Bordeaux, au premier qui gagnera ou arrivera premier dans l'étape Pau-Bordeaux, de la catégorie des individuels. Bénéficiaire : Jean FRECHAUT.

**Prime de 50 francs**, offerte par M. FOURNERET, à Mantoche (Haute-Saône), à l'individu français qui terminera le Tour de France et qui aura été le plus malchanceux au cours de la grande boucle. Bénéficiaire : Marcel LAURENT.

**Prime de 50 francs**, offerte par M. René PAULLOT, à Epenoy, par le Valdahon

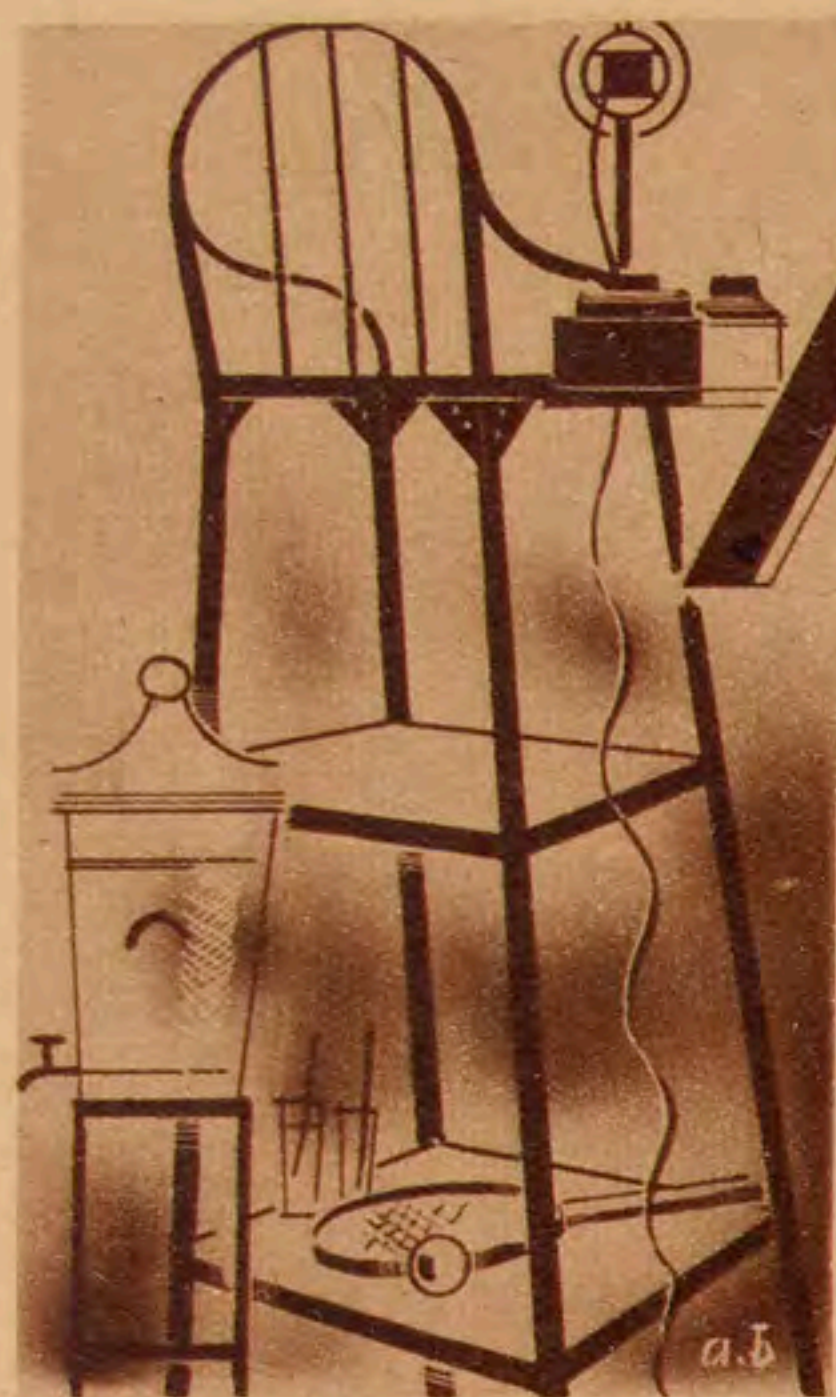
(Doubs), au premier individuel français qui passera au sommet de l'Aubisque. Bénéficiaire : Victor COSSON.

**Prime de 50 francs**, offerte par Mlle Odile NICOL, rue des Ursulines, à Morlaix (Finistère), au plus méritant de ses compatriotes bretons. Bénéficiaire : Jean GOASMAT.

**Prime de 200 francs**, offerte par M. Gabriel MIARD, de Montreuil-sous-Bois, au premier individuel français au classement général du Tour de France. Bénéficiaire : Pierre GALLIEN.

Nous prions les bénéficiaires de bien vouloir nous faire savoir l'adresse exacte à laquelle nous devons leur faire parvenir ces primes.





# La Coupe Davis

Les Anglais  
n'ont pas su  
la garder...



ELLE EST RAPATRIÉE  
APRÈS DIX ANS D'EXIL

(Wimbledon, de notre envoyé spécial.)

A l'heure où paraîtront ces lignes, la Coupe Davis voguera vers les Etats-Unis, sous la garde de ses nouveaux défenseurs : D. Budge, F. Parker, B. Grant, G. Mako, et de leur capitaine : M. L. W. Pate.

C'est mardi dernier, précisément, à l'issue du match F. Parker-E. C. Hare, quatrième épreuve du « Challenge Round », que le sort annuel du fameux trophée fut fixé.

Le camp américain, ayant déjà à son actif la victoire de Budge sur Hare et le succès, en double, de Budge-Mako sur l'équipe Hare-Tuckey, contre un seul point perdu par Parker contre W. Austin, ne pouvait plus être battu, quel que fût le résultat de la dernière rencontre qui devait avoir lieu entre Budge et Austin.

Cette rencontre se termina, comme on le sait d'ailleurs, par une nouvelle victoire de Budge, et ainsi ce fut par quatre succès contre une défaite que les Etats-Unis batti-

rent la Grande-Bretagne dans le tournoi final de la compétition où les cinq parties du monde étaient représentées par vingt-cinq nations.

Ce triomphe des Etats-Unis était d'ailleurs prévu depuis le début de la lutte. Le fait que W. T. Tilden prédisait, au contraire, la victoire finale de l'Allemagne n'avait pas ébranlé la confiance qu'on accordait en général à l'équipe américaine.

Certes, G. von Cramm et H. Henkel représentaient pour nos voisins deux cartes de grande valeur. Tout de même, on pouvait dire que le jeu américain contenait, avec D. Budge, un atout de valeur sans seconde et que, en effet, il avait les meilleures chances de prévaloir d'abord en finale inter-zones et, avec plus de facilité encore, à l'occasion du Challenge Round.

Les événements justifient ces prévisions point par point. Cependant, il faut reconnaître qu'il s'en fallut de peu pour qu'ils don-

nassent raison à Tilden. On sait, en effet, et nous l'avons rapporté ici même, que la victoire des Etats-Unis sur l'Allemagne dans la finale inter-zones ne fut acquise qu'au prix des plus grandes difficultés. En dépit du talent fantastique de Budge, le résultat du tournoi eût peut-être été inversé si la chance avait consenti à servir un tant soit peu l'équipe allemande von Cramm-Henkel, au cours du match qu'elle eut à jouer contre la paire Budge-Mako.

Mais, passons. L'Allemagne battue, les champions américains pouvaient envisager avec un certain optimisme l'affaire qu'ils allaient avoir à régler en définitive avec leurs adversaires britanniques.

F. Perry ayant « tourné pro », la défense de la Coupe n'était plus, à l'exception d'Austin, confiée qu'à des joueurs de second plan. Encore était-il plus que probable que Budge battrait Austin. Quant à E. C. Hare, second joueur de simple, on ne le voyait pas du tout vainqueur de F. Parker et, du reste, tout portait à croire que l'équipe Budge-Mako gagnerait son double contre l'association D. Tuckey-D. Wilde.

C'est très exactement ce qui se passa au cours des trois journées du Challenge Round.

Au premier jour, W. Austin battit F. Parker, puis D. Budge rétablit l'équilibre entre les deux camps par sa victoire sur E. C. Hare.

La première rencontre fut une très grosse déception pour les cœurs américains. Au fond, rien de très étonnant à ce que Austin ait battu Parker. Seulement, il était inconcevable que le jeune Américain fût si mauvaise figure devant le champion britannique.

De fait, le jeu qu'il fournit au cours des deux premières manches peut se traduire par une étonnante accumulation d'erreurs. Seulement, il commença à se reprendre au troisième « set », mais il était trop tard. Bref, Austin, sans avoir lui-même fourni son meilleur rendement, n'eut aucune peine à régler en trois manches sèches le compte de son rival.

La partie qui suivit, entre Budge et Hare, débuta par une première manche qui parut interminable.

Impossible de dire ce qui se passait chez Budge. Toujours est-il qu'il commettait un nombre invraisemblable de fautes et qu'en conséquence il ne parvenait pas à distancer un adversaire auquel il était supérieur de deux bonnes classes.

Enfin, à treize jeux partout, le Californien se détacha et la première manche fut portée à son compte par 15 jeux à 13.

Pour de l'imprévu, c'était de l'imprévu. Mais ensuite, plus d'histoire : le charme qui avait semblé peser sur Budge fut tout à

coup rompu et, en effet, il enleva les deux manches suivantes de telle façon que Hare n'avait pas du tout l'air de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Trêve dominicale et, lundi, les deux camps se présentent à égalité. Le match de double qui doit les départager s'annonce comme une victoire américaine. En effet, Budge et Mako ont sur leurs adversaires Tuckey et Wilde l'avantage d'une collaboration de longue date, car ces derniers sont, on peut le dire, à leur première expérience.

La victoire va bien d'ailleurs justifier la confiance des partisans des couleurs américaines. Cependant, elle sera plus disputée qu'on ne le supposait. Ce n'est que par 6-3, 7-5, 7-9, 12-10 que Wilde et Tuckey céderont le gain du match à leurs adversaires.

Partie comme toute intéressante, la plus intéressante même qu'aura donnée le Challenge Round. D. Budge y manifesta, une fois de plus, son invraisemblable supériorité. Il gagna tous ses services et, du reste, soutint heureusement la lutte quand son partenaire Mako y accusait certaines défaillances.

Après Budge, Tuckey fut peut-être le meilleur des quatre. Wilde, un peu troublé au début de la rencontre, se reprit ensuite et prouva qu'il avait l'étoffe d'un joueur de double de grande classe. Mako, excellent par les smashes qu'il eut à jouer du fond du court et, généralement, par son jeu de volée, fut moins bon dans ses retours de services; mais, comme il a été dit, Budge sut alors admirablement réparer les fautes de son second.

Au dernier jour du tournoi, le camp britannique n'a donc plus un point à perdre pour conserver la Coupe. Ainsi Hare devrait d'abord battre Parker et Austin aurait ensuite à faire subir le même sort à Budge.

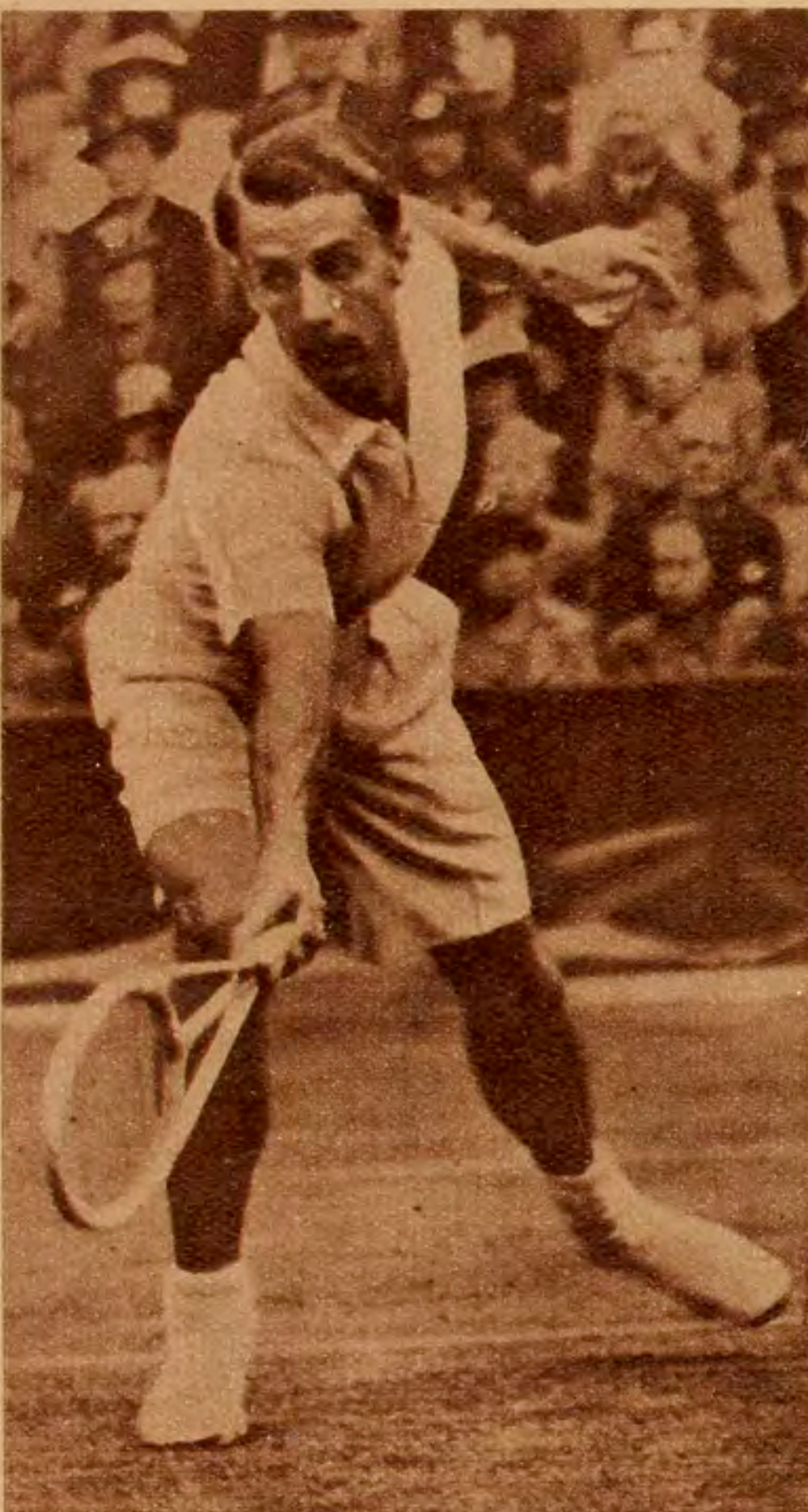
Quelle tâche en perspective ! Peut-être Hare réussira-t-il à marquer un point contre Parker, mais comment supposer que Budge sera vaincu par Austin ?

Les événements vont d'ailleurs se précipiter à l'encontre des espoirs britanniques.

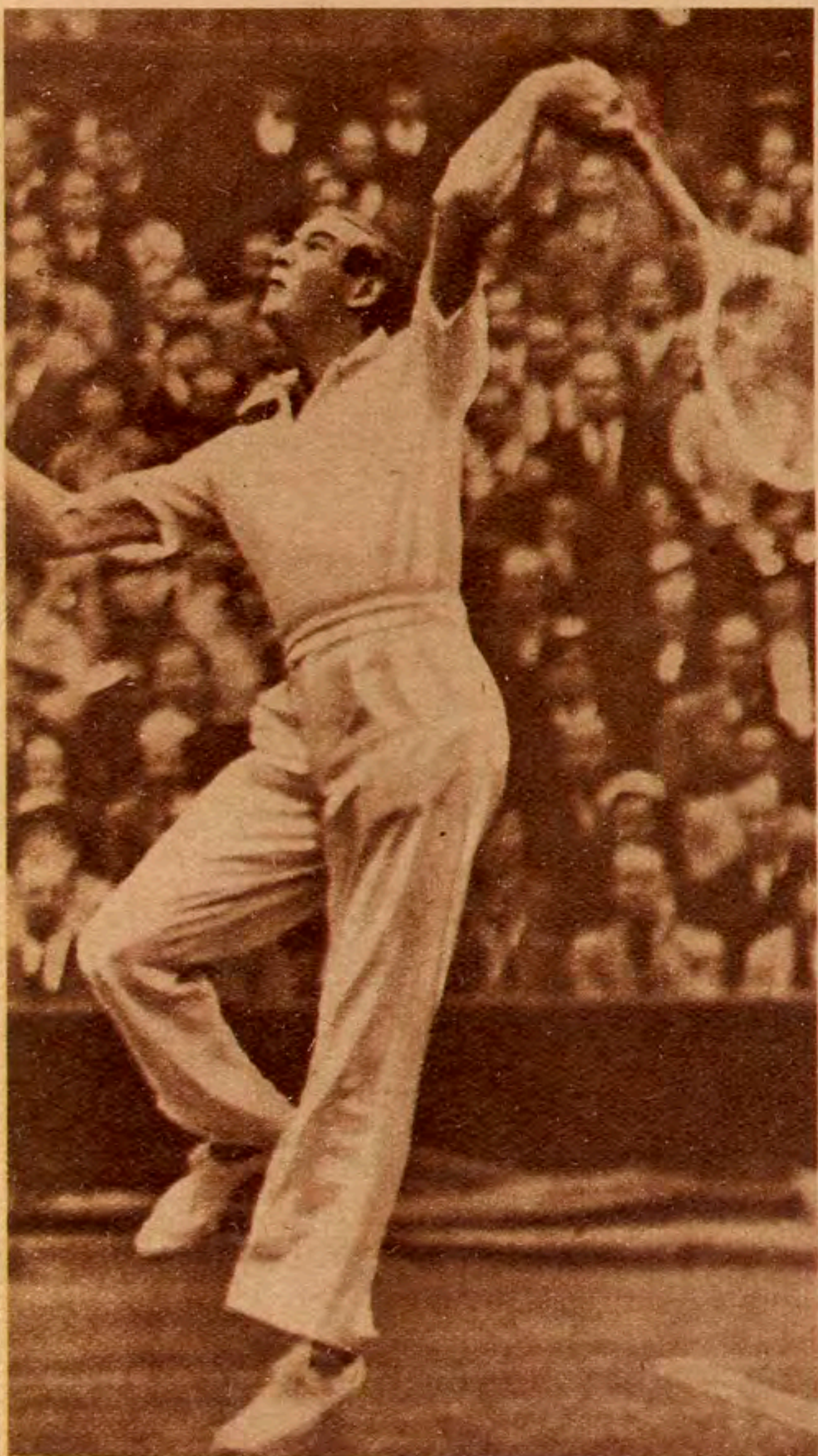
D'abord Parker, qu'on avait vu si mauvais devant Austin, va battre Hare en se jouant de lui, par 6-2, 6-4, 6-2. En somme, Hare déçut, en cette affaire, ses partisans tout autant que Parker avait déçu les siens lors de son match contre Austin; et j'ajoute que cela n'est pas peu dire.

La victoire de Parker ayant donné un total de trois points contre un au camp américain, tout espoir de conserver la Coupe se trouvait enlevé à la Grande-Bretagne.

Aussi, le match qui termina le tournoi fut-il joué entre Budge et Austin d'une façon plus humoristique que sérieuse. Et, d'ailleurs,



W. Austin retourne une balle à D. Budge par une demi-volée de revers.



WIMBLEDON. — C.E. Hare joue un « smash » au cours du match où il sera battu par F. Parker.



Le match final du challenge-round, joué entre Budge et Austin, ne donna pas lieu à une lutte sauvage. On en a la preuve en voyant l'Anglais et l'Américain interrompre le cours de la dernière manche pour s'offrir le thé.





L'équipe victorieuse à côté de la Coupe, placée sur son nouveau socle. De g. à d. : F. Parker, D. Budge, E.W. Pate (capitaine), B. Grant et G. Mako. — Au-dessous, le départ de la Coupe, que le capitaine américain emporte d'un air résolu, escorté de ses défenseurs. « Qui nous la reprendra ? », semble-t-il dire.

Il était bien certain qu'en tout état de cause le Californien eût battu le champion anglais.

Celui-ci eut un début de match prometteur. Très sûr de son action, tandis que Budge était en peine de mettre la sienne au point, il prit, en conséquence, le commandement par 5 jeux à 2.

Mais, dès lors, Budge se retrouva. Irrésistiblement, il refit son retard et parvint ensuite à enlever le premier set par 8-6.

La seconde manche fut jouée par lui avec un certain détachement. Aussi la céda-t-il par 6-3.

Au troisième set, nous allons le revoir sous son meilleur jour. Aussi accumule-t-il point sur point, jeu sur jeu. Il marque, en effet, 5-0, puis 40-0, sur son service. Sûr et certain qu'Austin va encaisser un beau 6-0. Erreur ! Le champion anglais donne alors un tel tour comique à la partie que Budge, secoué d'un fou rire, perd d'abord le jeu en question, puis trois autres.

Enfin, il reprend son sérieux et gagne en conséquence la troisième manche par 6-4.

Quatrième manche sans intérêt. L'Anglais et l'Américain amusent le public en s'offrant le thé entre deux jeux et en se livrant à quelques autres fantaisies.

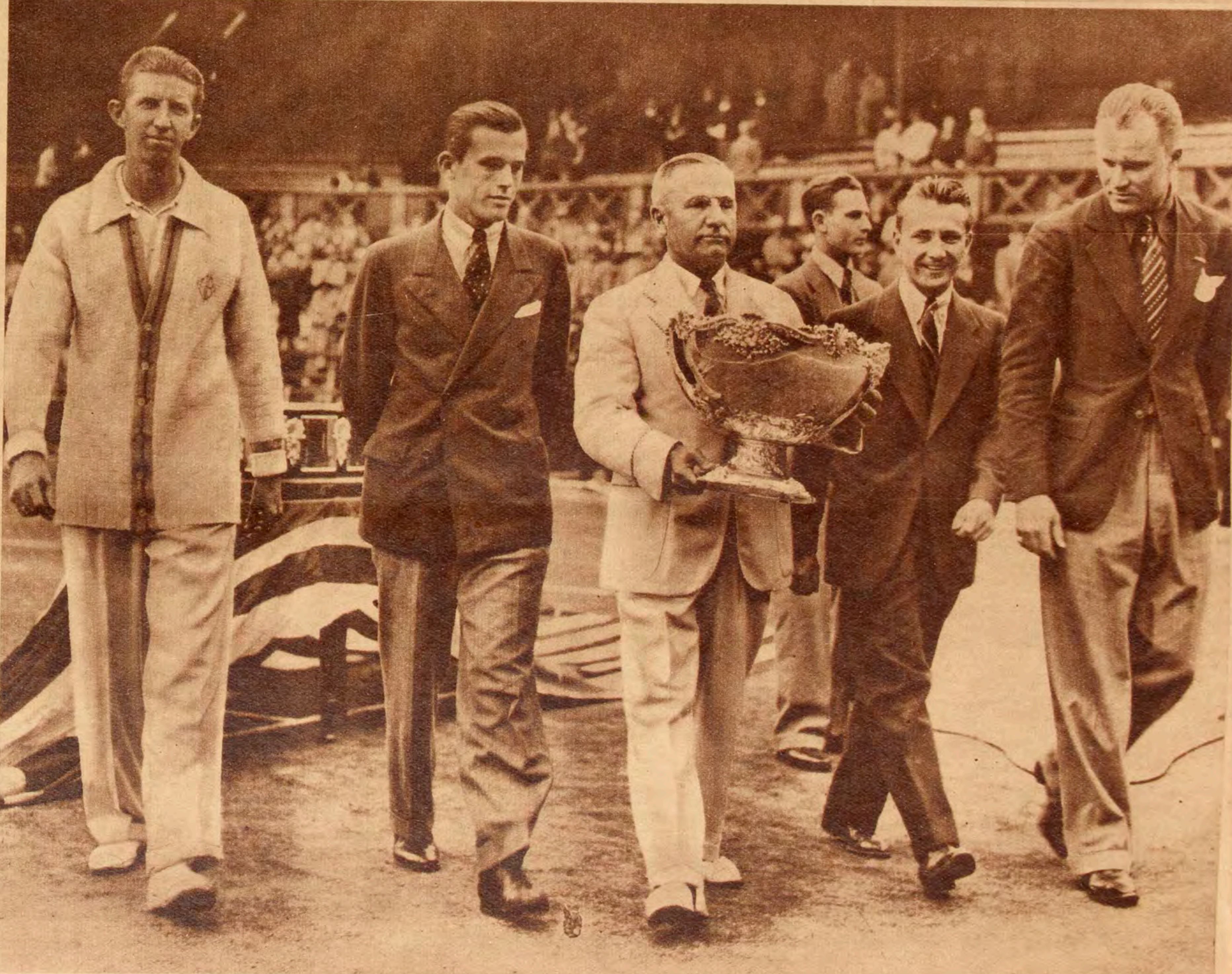
Enfin, Budge termine ce « sketch » en marquant 6 jeux à 3 et, en conséquence, les Etats-Unis ont gagné le « Challenge Round » par quatre victoires contre une défaite.

Sitôt le match Budge-Austin terminé, la Coupe Davis, disposée sur le champ clos où elle avait été disputée, fut remise entre les mains de M. L. W. Pate, capitaine de l'équipe américaine, par la princesse Helen Victoria, sœur du feu roi George V.

Dieu sait quelle réception attend à New-York les champions qui réussirent à la reprendre, après dix ans d'efforts vainement dépensés par leurs aînés : Tilden, Hunter, Allison, Van Ryn, Lott, Stoefer, Shields, etc...

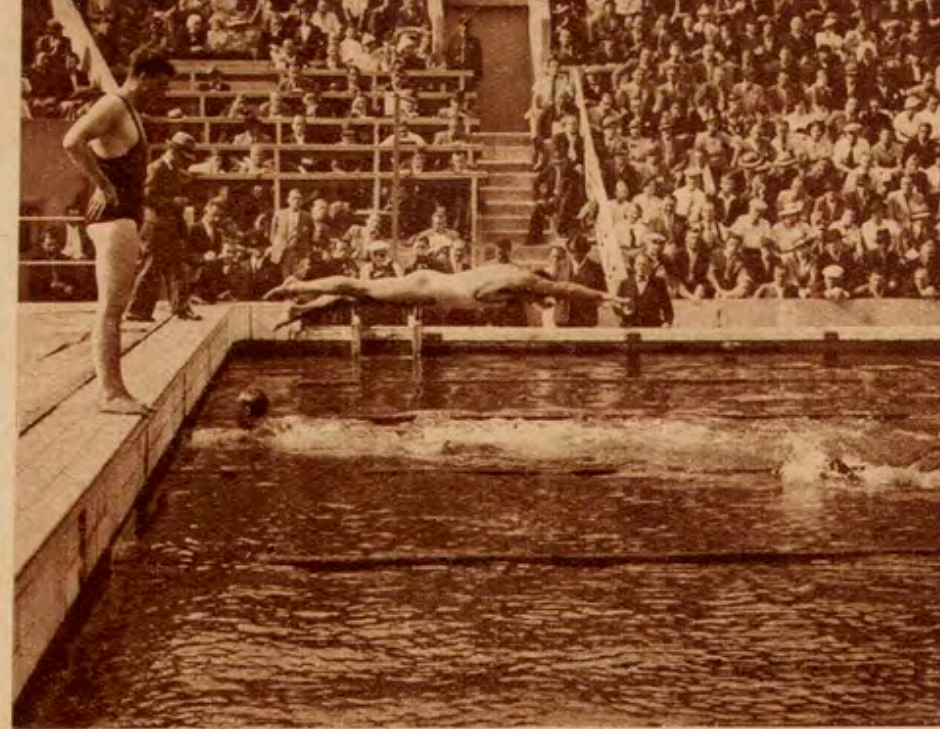
Au reste, l'un d'entre eux a droit à un triomphe particulier. J'ai nommé Donald Budge. On peut, en effet, affirmer que c'est grâce à lui seul que le fameux trophée a repris le chemin de son pays d'origine. Et, pour tout dire, j'ajouterai que le sort de la Coupe se décida, non pas dans le Challenge Round, mais bien dans les cinq dernières minutes du match inoubliable de la finale inter-zones que Budge gagna contre von Cramm, après avoir été mené par 4-1 dans la cinquième manche.

Charles Gondouin.

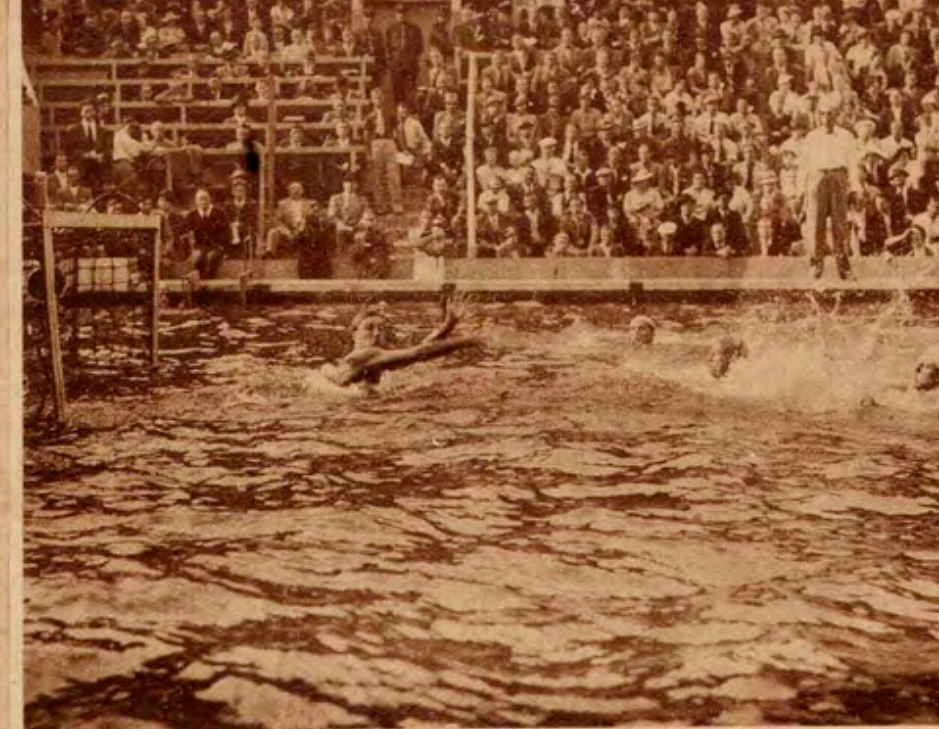




# LES GRANDS PRIX DE L'EXPOSITION AU STADE DES TOURELLES



FRANCE-BELGIQUE. — Relais 4 X 200 : Diener relaie Schatz. L'équipier belge attend son camarade.



FRANCE-BELGIQUE. — Water-polo : Un but est marqué contre la France.

Les Grands Prix de l'Exposition furent un franc succès pour la natation, et les grands vainqueurs sont Hongrois, Allemands et Danois.

Pas une victoire française !... pas même de records nationaux améliorés. Par contre, les records du bassin des Tourelles ont subi de rudes assauts et sont tous améliorés. Il fallait s'y attendre : les champions déplacés étant les meilleurs Européens, et Sietas, Schlauch, Hveger, Sørensen voulaient réaliser les meilleures performances possibles.

Il nous a été donné d'admirer les jeunes nageuses danoises Ragnhild Hveger et Inge Sørensen.

La première est huit fois recordwoman du monde et ses performances réalisées au cours de la réunion de dimanche : 5 m. 23 s. 2/10 au 400, et 1 m. 19 s. 8/10 en dos, en disent long sur ses possibilités. Son style n'est pas — à vrai dire — très académique : son battement de pieds est excellent, très efficace, mais l'attaque des bras semble un peu déficiente... Il faut avouer cependant que le résultat est merveilleux.

Sa compatriote Inge Sørensen a pris le meilleur sur l'Allemande Genenger, seconde aux Jeux olympiques. Son style est pur, et les seules choses à retenir sont la grande souplesse et surtout la respiration à contre-

temps. Dans les derniers mètres, même, elle ne respire que toutes les deux brasses.

Au reste, sa performance, 3 m. 2 sec. 8/10, à treize ans, est remarquable.

Les Allemands se taillent la part de l'aigle : 200 mètres brasse, 100 mètres dos, plongeurs au tremplin... encouragés qu'ils étaient par la présence du Führer des Sports, M. von Tschammer und Osten, qu'entourait la colonie allemande de Paris.

Le 100 mètres nage libre fut pour le Hongrois Ferencz Csik — champion olympique — l'occasion d'affirmer sa supériorité sur l'Allemand Fischer, recordman d'Europe. Les deux hommes sont très près l'un de l'autre, mais, à la lutte, le Hongrois est supérieur.

Nakache réalisa son temps habituel et le Suédois Björn Borg nous déçut un peu.

Au même programme figuraient les épreuves de France-Belgique.

Les nôtres s'assurèrent facilement le relais 4x200, en un temps honnête, sans plus. Le water-polo, arbitré très fermement par le Hongrois Simko, fut décevant au possible : son résultat, qui renvoie les équipes dos à dos, satisfait tout le monde... tandis que le match des « réserves » permet à la France de remporter une victoire de consolation.

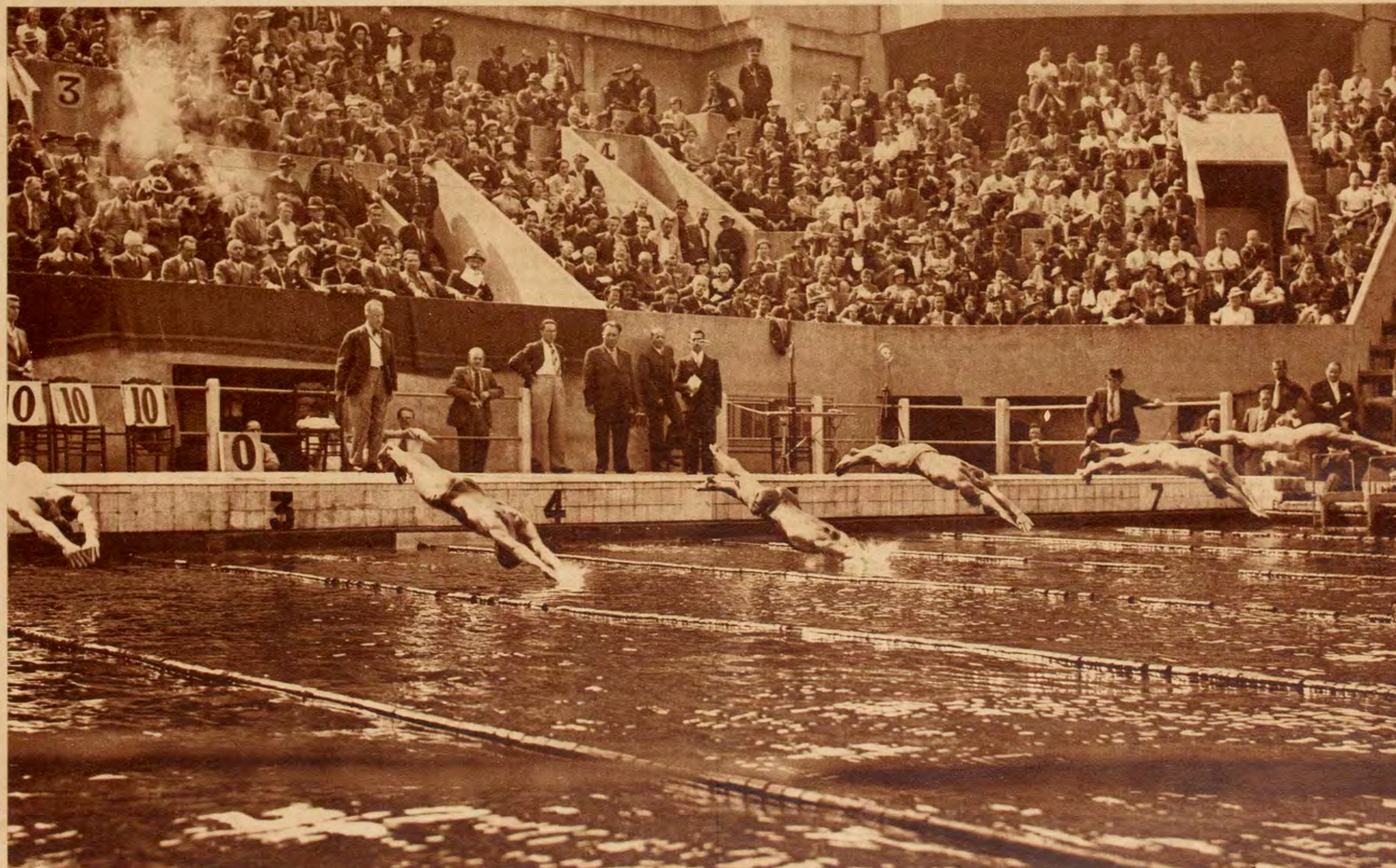
Yvonne-Jeanne.



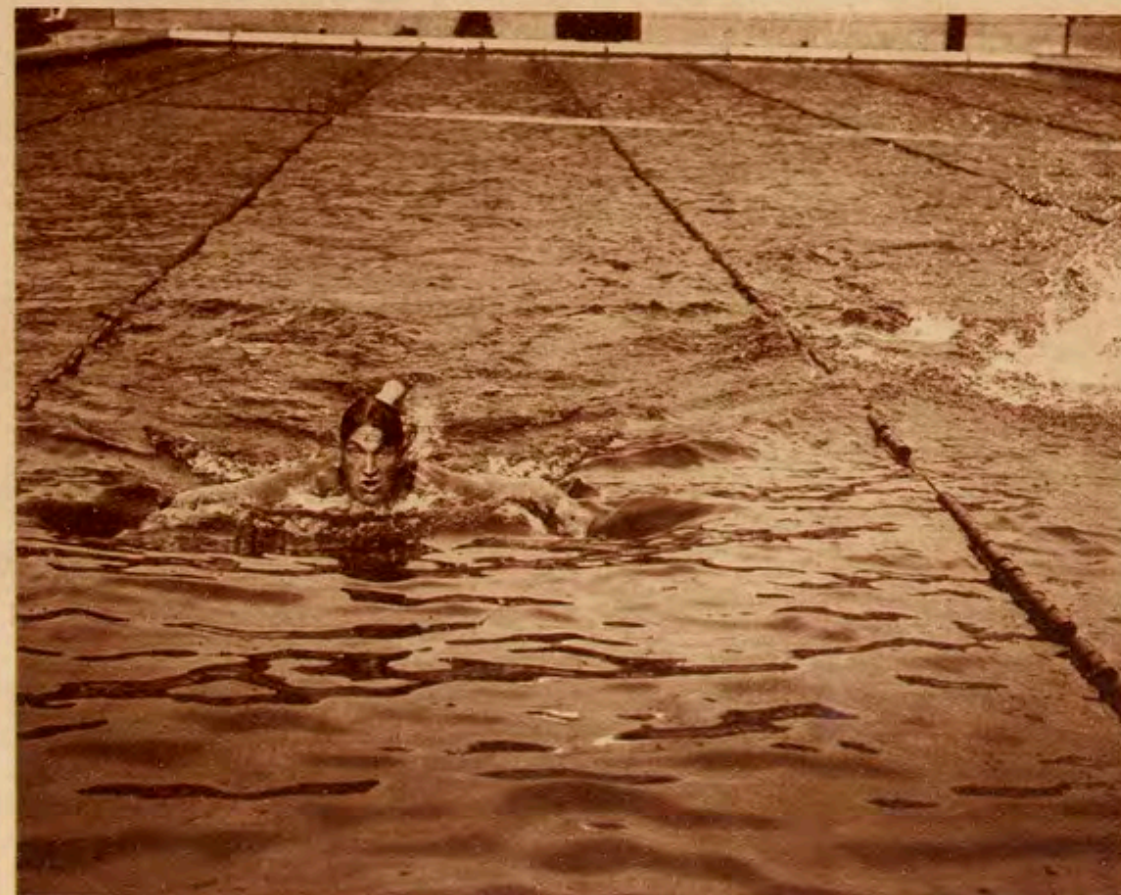
M. Jean de Castellane remet au plongeur Weiss le Prix du Conseil général. A côté de M. de Castellane, M. von Tschammer und Osten.



Un plongeur de l'Allemand Weiss.



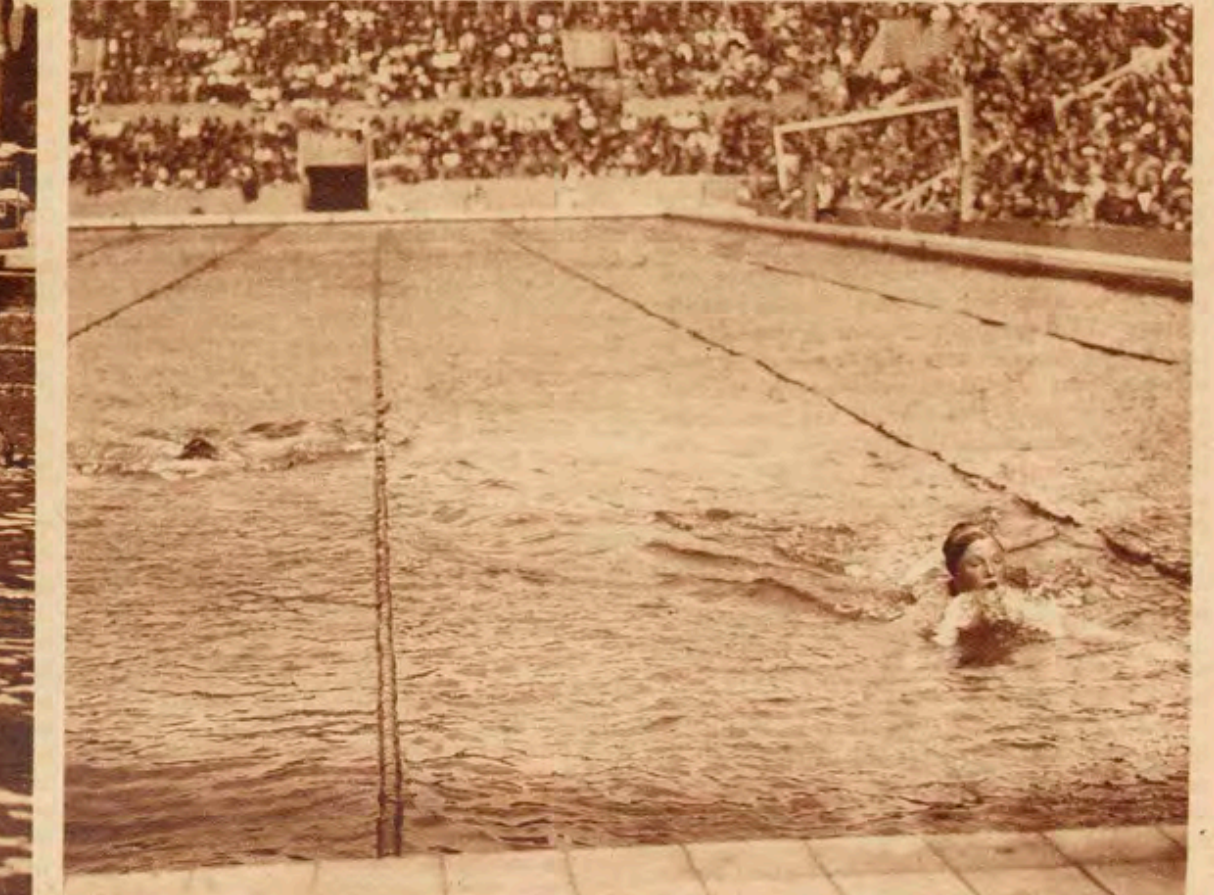
Départ du Prix du Président de la République. — De gauche à droite : Schatz, Fischer, Csik, Borg, Nakache et Diener.



200 mètres brasse messieurs. — Passage aux 100 mètres : en tête, l'Allemand Sietas, dans le remous, Cartonnet.



La championne danoise Ragnhild Hveger, après sa victoire dans le 400 mètres nage libre.



Arrivée du 200 mètres brasse-dames. — En tête, Inge Sørensen, devant Martha Gerenger.



# Le secret de mes succès

PAR

TAZIO NUVOLARI

Les docteurs ordonnèrent un mois de repos, mais, trois jours plus tard, il courait. Il existait une grande camaraderie entre les coureurs de Long-Island, cet automne-là. Nuvolari et les deux concurrents anglais, le major Gardner et lord Howe, s'entendaient très bien. Le major Gardner disait de Nuvolari : « C'est un homme miraculeux, fait de nerfs et d'acier ».

Nuvolari admirait lord Howe pour son indifférence à la pluie. Lorsqu'il court, lui, son mécano l'abrite sous un parapluie jusqu'au signal du départ. Beaucoup de spectateurs et bien des coureurs discutent des qualités nécessaires pour affronter ces vitesses vertigineuses. Nuvolari les résume :

— Il faut tout d'abord du jugement, il faut être assez âgé pour commander à ses nerfs, mais pas assez pour avoir trop de bon sens. Il faut des nerfs, un cœur solide, du stoïcisme, de la confiance en soi, une volonté réfléchie, entièrement consacrée à ce que l'on fait; du sang-froid, la connaissance de la voiture dans tous ses caprices, de l'endurance, un regard d'aigle pour mesurer la route devant soi, tout en tenant toujours compte de la partie sur laquelle on roule.

Autre question : — Pourquoi les Américains ont-ils fait une si pauvre exhibition sur leurs propres pistes ? Nuvolari avait évidemment réfléchi à ce sujet et se lança dans une explication :

— Je crois qu'il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, les coureurs américains n'ont pas d'expérience de la course sur route, où les tourments et les boucles non déviées demandent un autre tour de main que ce qu'ils ont appris sur la piste d'Indianapolis. En Europe, au contraire, la plupart des coureurs sont sur route, à travers des villages, devant des animaux, des piétons, d'autres autos. Nous forçons de la sorte notre expérience. Mais je crois que les Américains ont surtout été handicapés par leurs voitures. Nos voitures étrangères ont quatre vitesses, sinon plus; nos treins sont presque aussi grands que les roues; nous accélérons ou ralentissons bien plus rapidement que les voitures américaines. Avec d'autres voitures, je suis persuadé que les Américains réaliseraient de meilleures vitesses.

Les New-Yorkais ont souri de ce petit démon de la vitesse, mais avec sympathie et intérêt. Lorsqu'il arriva, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensait de ce qui l'attendait; il répondit très simplement, comme s'il deman-

dait du bon sens : « Je ne fais pas d'intractions à ce programme, et je n'y tiens pas, d'ailleurs. Cette vie me convient, et je n'en rêve pas. Et que dit-il de ces jours où quelque imprévu arrive, de ces jours où il s'en faut de peu qu'une catastrophe ne survienne ? »

Oh ! j'ai eu une telle cette année, à Tripoli. Je m'entraînais pour une course qui devait avoir lieu quelques jours plus tard, lorsque j'étais en route pour aller à la messe, je me suis retrouvé sur une table d'hôpital, les docteurs penchés sur mes yeux et mes cheveux. J'ai oublié comment s'installait dans mes oreilles, mon nez, mes yeux et mes cheveux. J'ai oublié comment s'installait dans mes oreilles, mon nez, mes yeux et mes cheveux. J'ai oublié comment s'installait dans mes oreilles, mon nez, mes yeux et mes cheveux.



— Stupide ! Je suis en forme, c'est pour quoi je suis debout en un mois.

— Mais comment conservez-vous votre forme ?

— De mars à novembre, quant à moi, je voyage à travers l'Europe suivant les courses, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, partout où l'on court. Je cours généralement une fois par semaine. Lorsque les distances entre deux circuits sont si grandes qu'on ne peut les faire en voiture, je prends l'avion avec mes mécanos. Dans ce cas, la compagnie d'automobiles à une seconde voiture de courses qui m'attend. Pour mener cette vitesse possible, avec des vagues à prendre à la meilleure vitesse possible, à travers la campagne, avec des collines à grimper, des villages à traverser, des routes de montagne en équilibre à cheval sur le bord du précipice, c'est une tâche formidable. C'est là que je fais mes progrès, c'est là que je me perfectionne. C'est là que je me prépare à la course sur route.

— Dites-lui de parler de dangers qu'il a avec le diable, je ne parle pas la même langue que ceux qui me le prêtent.

— Dites-lui de parler de dangers qu'il a avec le diable, je ne parle pas la même langue que ceux qui me le prêtent.

— Dites-lui de parler de dangers qu'il a avec le diable, je ne parle pas la même langue que ceux qui me le prêtent.



— Tazio Nuvolari a un contrat avec le diable. Et lorsqu'il conduit il conduit comme s'il voulait échapper à celui avec lequel il a ce contrat.

Ce « contrat avec le diable » a été évoqué devant Nuvolari le lendemain du jour où il a gagné sa dernière grande course, dans un bureau de presse improvisé dans un grand hôtel de New-York, où Nuvolari traitait quelques affaires avant de décider s'il traiterait la piste d'Indianapolis, où le contrat peut-être au printemps. Par le truchement d'un interprète, Tazio Nuvolari nous parlait des courses, de la vie des coureurs et des voitures.

Le reporter dit à l'interprète : — Demandez-lui de parler de son contrat avec le diable.

Nuvolari frissonna d'abord et, d'un geste impatient, sembla vouloir écarter l'idée. Puis, dans un flot de paroles ardentes et nerveuses : — Idiot... imbécile... stupide... C'est à peu près la traduction qu'on nous en donna.

— Quelle est votre règle de vie ?

— Je me tiens en forme autant que je le peux. Je ne perds pas de temps en plaisirs. Je ne fais guère que courir. Ensuite, j'étudie ma voiture; je m'adapte à elle, je la conduis jusqu'à ce que je sente que je ne fais plus qu'un avec elle. D'autre part, la maison italienne qui construit mes voitures et les m'équipe, se précipitent déjà pour lui porter secours. Je me retourne pour regarder une seconde fois des courses : c'est un amusement qui me suffit. Je ne fais pas d'intractions à ce programme, et je n'y tiens pas, d'ailleurs.

— Dites-lui de parler de dangers qu'il a avec le diable, je ne parle pas la même langue que ceux qui me le prêtent.



— Tazio Nuvolari a un contrat avec le diable. Et lorsqu'il conduit il conduit comme s'il voulait échapper à celui avec lequel il a ce contrat.

Ce « contrat avec le diable » a été évoqué devant Nuvolari le lendemain du jour où il a gagné sa dernière grande course, dans un bureau de presse improvisé dans un grand hôtel de New-York, où Nuvolari traitait quelques affaires avant de décider s'il traiterait la piste d'Indianapolis, où le contrat peut-être au printemps. Par le truchement d'un interprète, Tazio Nuvolari nous parlait des courses, de la vie des coureurs et des voitures.

Le reporter dit à l'interprète : — Demandez-lui de parler de son contrat avec le diable.

Nuvolari frissonna d'abord et, d'un geste impatient, sembla vouloir écarter l'idée. Puis, dans un flot de paroles ardentes et nerveuses : — Idiot... imbécile... stupide... C'est à peu près la traduction qu'on nous en donna.

— Quelle est votre règle de vie ?

— Je me tiens en forme autant que je le peux. Je ne perds pas de temps en plaisirs. Je ne fais guère que courir. Ensuite, j'étudie ma voiture; je m'adapte à elle, je la conduis jusqu'à ce que je sente que je ne fais plus qu'un avec elle. D'autre part, la maison italienne qui construit mes voitures et les m'équipe, se précipitent déjà pour lui porter secours. Je me retourne pour regarder une seconde fois des courses : c'est un amusement qui me suffit. Je ne fais pas d'intractions à ce programme, et je n'y tiens pas, d'ailleurs.

— Dites-lui de parler de dangers qu'il a avec le diable, je ne parle pas la même langue que ceux qui me le prêtent.



# Conseils

## aux jeunes catcheurs (4)

par Henri DECLANE

chercher la défense, ou même contre-atta-

quer. En général, un bon lutteur de libre est toujours supérieur à un lutteur de gréco-romaine. Emile Pouveroux, champion de combat pour le titre européen, en face du Portugais Al. Perreira. Il y avait une heure dix que nous luttons, le Portugais et moi, rapidement qu'il parvint au sommet de sa catégorie. L'habitude d'attaquer prime toujours, dans un sport aussi dur que le catch, sur celle de se défendre. Je ne recommanderai pas aux jeunes lutteurs de chercher à frapper, les coups sont ne coûtent le match : abandonnant des yeux mon adversaire, je me retournai vers le milieu du tapis. Dans un dernier réflexe, Perreira comprit que la victoire était à sa portée, il bondit sur moi et, surpris, je tombai à terre et fus déclaré battu avant d'avoir compris ce qui arrivait...

Deux hommes sur le ring doivent toujours songer que tant que l'arbitre n'aura pas déclaré un vainqueur, le match continue. Il est peut-être très beau d'avoir le geste de ne pas frapper un adversaire en difficulté, mais rappelez-vous toujours que si ce n'est pas vous qui frappez, c'est peut-être lui qui n'hésitera pas à le faire.

Le chemin est long pour devenir champion, mais la récompense est belle; nombre de champions ont aujourd'hui une large aisance. Le catch est un sport aussi populaire et aussi varié que l'est n'importe quel autre sport. Pour les jeunes, il est l'occasion de beaux déplacements, l'assurance d'un métier qui nourrit son homme. C'est une belle école d'énergie et, pour ma part, je comprends difficilement que la lutte de combat ne soit pas plus développée qu'elle ne l'est. Regardez les gamins dans la rue : ne sont-ils pas déjà eux-mêmes un peu lutteurs ? Est-ce que tout homme en bonne santé ne se sent pas le besoin de s'ébattre, de frapper, de faire état de sa force ?... Comment comprendre, dans ces conditions, qu'on ait si longtemps tardé, en France, à donner au catch la place qu'il méritait ?...

Il m'a fallu partir en Amérique, tenter ma chance et revenir en France, après une victoire acquise à l'étranger, pour que l'on comprenne enfin que la lutte était autre chose qu'un chiqué de foire, une succession de prises acrobatiques, ou un spectacle. L'entraînement, la nécessité d'être en forme, la volonté et toutes les qualités nécessaires à un catcheur en font un des sports les plus utiles et les plus complets. Mes jeunes amis, n'hésitez pas à fréquenter les gymnases, rappelez-vous que de lutter seul ou contre des amis ne peut être d'un bon rendement. Pour ma part, je suis tout prêt à aider de mes conseils tous ceux qui se dévouent pour le sport que j'aime et j'espère qu'un jour prochains nombreux seront les clubs qui mettront le catch à leur programme d'entraînement.

FIN

Henri Declane





# TOUS LES SPORTS

## Le « Petit Tour », au Parc

L'autre jour, dans la fièvre de l'arrivée, on les avait mal vus, tous ces « géants de la route » dont les journaux venaient de chanter les louanges pendant un mois. Alors, n'est-ce pas, puisqu'on les montrait en liberté sur la piste rose du Parc des Princes, les Parisiens sont revenus les voir. Et avec quel attendrissement...

Lapébie, Maes, Bartali, Vicini, Gallien, les voilà les héros du Tour ! On les retrouve propres, souriants, routiers fiers d'échapper à la boue, à la poussière, d'être enfin des « pistards » aux trois petits tours et puis s'en vont...

A la vérité il y en a un peu plus. Mais est-on à mille mètres près, lorsqu'on a avalé quatre mille kilomètres et monté le Galibier, l'Izoard, Vars, Allos, le Tourmalet et l'Aubisque ?

La poursuite des individuels est revenue à Vicini. Le rouquin a battu Vissers. Et Gallien. Mais celui-ci a une excuse : une crevaison au quatrième tour.

« C'est comme dans le Tourmalet, a-t-il murmuré, je « perce » toujours au mauvais moment... »

Il s'est consolé en assistant à la poursuite des « as ». Lapébie était en tête. Il allait l'emporter... C'était fini... Maes et Bartali étaient dominés... Pfft... A plat ! Et Sylvere Maes s'est vengé. Ah ! Mais... Avec un joli mouvement de menton par là-dessus.

Seulement, pour Lapébie, l'honneur était sauf...

Avant de se mettre en piste, Roger et Sylvere se sont mal conduits. Ils ont oublié de s'embrasser ! Vraiment, ce n'est pas gentil... Pourquoi faire ça devant les Agenais et non devant les Parisiens ? C'est pas du jeu ! Un spectateur ardent a crié : « Remboursez... »

On l'a laissé faire. Sans lui rendre ses vingt francs. Et pour cause ! Le baiser de l'amitié n'était pas prévu au programme.

Tanneveau s'est octroyé le « Petit Tour de France ». Il a mis Sylvere Maes et Roger Lapébie d'accord. Avec le sourire. Car Tanneveau sait sourire à l'occasion. Il a seulement la neurasthénie des battus. C'est un mal dont on triomphe facilement. Il suffit de gagner une course.

Tanneveau était si heureux qu'il n'a pas demandé de maillot jaune à sa descente de machine.

Hautain, il a décrété : « Qu'on le laisse à Roger Lapébie... »

A-t-il cru un instant qu'on allait le reprendre au Bordelais ? — F. L.

## Les derniers échappés ont été les bons dans Paris-Tours

Le Paris-Tours des amateurs et indépendants a été aussi animé, sinon plus, que ne le fut celui des professionnels en début de saison. On s'y attendait, d'ailleurs, car nos jeunes routiers mettent toujours beaucoup de cœur à l'ouvrage et l'on sait que les échappés qui se succèdent ne sont pas toujours les bonnes. C'est donc avec intérêt, mais sans les croire définitives, que les suiveurs ont noté toutes les premières fugues, persuadés qu'elles se termineraient par un regroupement général des principaux concurrents.

Dans ce Paris-Tours, pourtant, Le Nizhery, Carapezzi, et Schafflé, partis peu après le départ, en compagnie de quelques hommes de second plan, disparus l'un après l'autre au fil des kilomètres, tinrent bon jusqu'à 40 kilomètres de l'arrivée. Le peloton n'était pas loin. Deux minutes environ. Et qu'est-ce que deux minutes, pour des coureurs qui se sont réservés pendant deux cents kilomètres et qui se mettent en mesure de combler leur retard ? Ainsi, Virol, Goutorbe, Gousset, Murat, s'élançant à la poursuite des leaders, retrouvèrent-ils ces derniers en fort peu de temps, malgré tous les efforts d'un Le Nizhery, superbe dans l'action.

Le sprint, les sept coureurs réunis, était invitable.

Carapezzi l'emmena. Il semblait bien parti. Peut-être même était-il trop bien parti car il faiblit dans le second virage où Goutorbe et Virol le débordèrent irrésistiblement, le Levalloisien Virol, battant finalement Goutorbe d'une bonne longueur.

La victoire de Virol et la belle place d'honneur de Goutorbe ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà à leur sujet, sinon qu'ils tiennent remarquablement la distance.

A la vérité, les deux premiers de Paris-Tours sont mûrs pour le professionnalisme et nous espérons bien les voir à l'œuvre, la saison prochaine, contre leurs aînés, sur ce même parcours de Paris-Tours.

Une constatation agréable : Le Nizhery, endurci, doit bien faire sur la route.

Deux noms à retenir : ceux de Schafflé et de Murat, eux aussi en progrès constants.



PARC DES PRINCES. — Trois attitudes de champions du Tour de France dans la course-poursuite gagnée par Sylvere Maes devant Bartali et Lapébie. De haut en bas : Maes, Bartali et Lapébie.

## Les pieds dans le plat

Je soupçonne M. Georges Bonnet d'une certaine complicité dans cette histoire de Coupe Davis.

Réfléchissez : M. Georges Bonnet était ambassadeur à Washington. Il y prenait d'excellentes leçons financières. On l'appelle à Paris pour s'occuper de nos sous et rétablir un budget chancelant. Il accourt.

Bien ! Peu de temps après lui, arrive sur le continent un individu qui, par une curieuse coïncidence s'appelle Budge et, par surcroît est né natif des Etats-Unis : Budge est Américain ! Vous comprenez ? Budget américain ! Voilà le modèle ! C'est un symbole.

Et pour compléter la démonstration, ce Budge explique aux Allemands que la force d'un service ne prime pas toujours le coup droit qui lui répond et qu'il faut aussi s'habituer aux revers...

Enfin, le même diable d'homme, sans prendre la peine de s'excuser, en poussant, au contraire l'outrecuidance jusqu'à rire aux éclats, fait comprendre à l'éternelle Albion qu'elle ne peut pas toujours mener le jeu.

N'est-ce pas clair ?

Et n'est-ce pas admirable ?

Maintenant, il est une autre leçon que nous offre l'éclatant succès de Budge. Ce grand garçon n'est jamais entré sur un court pour y faire exhibition de sweaters immaculés ou de pantalons de flanelle ivoirine. C'est le fils d'un chauffeur de camion d'Oakland. On l'a conduit au tennis parce qu'il était costaud au base-ball et on l'a managé, soutenu, entraîné parce que sa force naturelle et son instinct suppléaient la science qui lui manquait. Il l'a acquise depuis, cette science. Et il a reconquis la soupère d'argent.

Moralité : cherchons notre Budge parmi les fils du peuple !

Gautier-Chaumet.

## Des records battus aux Troisièmes Jeux Ouvriers d'Anvers

Les Jeux olympiques ouvriers, dont c'était la troisième édition, viennent de grouper à Anvers les athlètes travaillistes de quatorze nations.

Tous les sports, individuels et d'équipes, figuraient au programme de ces manifestations qui se déroulèrent quatre jours durant et qui permirent l'enregistrement de performances de classe internationale.

La journée de vendredi vit les athlètes russes se distinguer particulièrement. Haltérophiles, footballeurs et plus particulièrement nageurs ont réalisé en U. R. S. S. de très notables progrès ces dernières années. Cela tient pour beaucoup à la construction massive de stades et de piscines et à la venue d'instructeurs étrangers.

La série des performances de classe débuta par la chute d'un record du monde des poids et haltères que s'attribua le poids plume russe Popov en totalisant 310 kilos, battant de 80 kilos son suivant, le Suisse Leuzenger.

La seconde journée nous valut trois victoires françaises, la première grâce à Mlle Nogret qui triompha dans le 200 mètres plats et fut à la base de la victoire française dans le relais olympique. Le marcheur Huart, après une belle lutte avec le Norvégien Jacobsen, dans le dix milles, faisait pour la troisième fois hisser le drapeau français au mâât olympique.

En basket-ball, la France faisait bonne figure, éliminant la Suisse et la Palestine, chaque fois par une marge supérieure à 20 points.

Le plus bel exploit fut réalisé au cours de la journée de samedi par le Russe Boitsanko. Le nageur soviétique, dans une tentative contre le record du monde des 100 mètres brasse, réalisa 1 m. 7 s. 9/10. Ce temps est nettement inférieur à celui réalisé par l'Américain Higgins.

Les cyclistes français se distinguèrent particulièrement et les cinq épreuves figurant au programme leur revinrent : 100 kilomètres contre la montre, le match-poursuite individuel, le match-poursuite par équipes, l'américaine qui fut l'apanage de Tattegrain d'André et la vitesse qui vit Tattegrain triompher devant notre compatriote Finel.

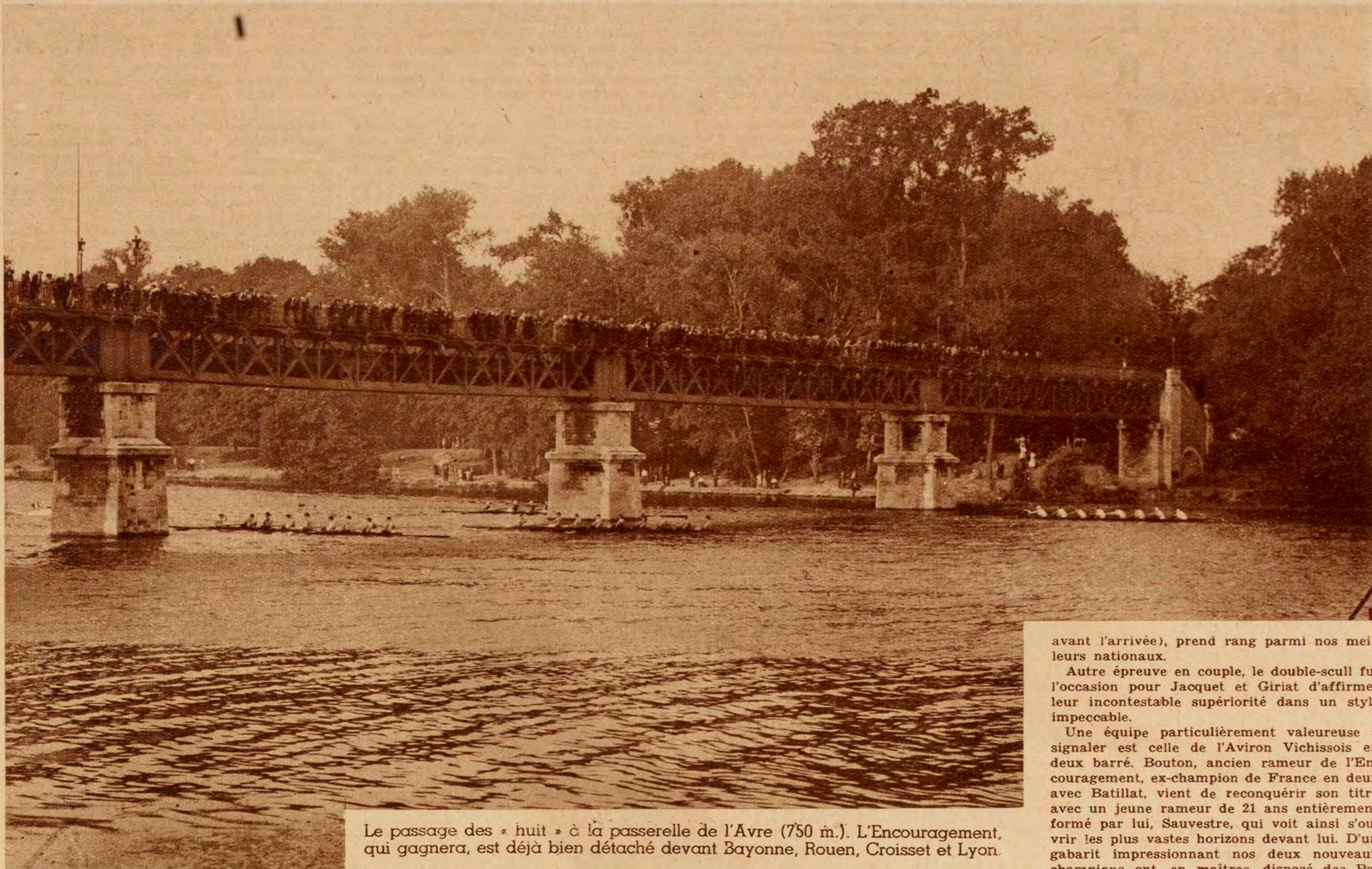
En athlétisme comme en natation — à l'exception de la performance du Russe Boitsanko — les temps révèlent une classe plutôt moyenne des participants.

Dans notre prochain numéro :

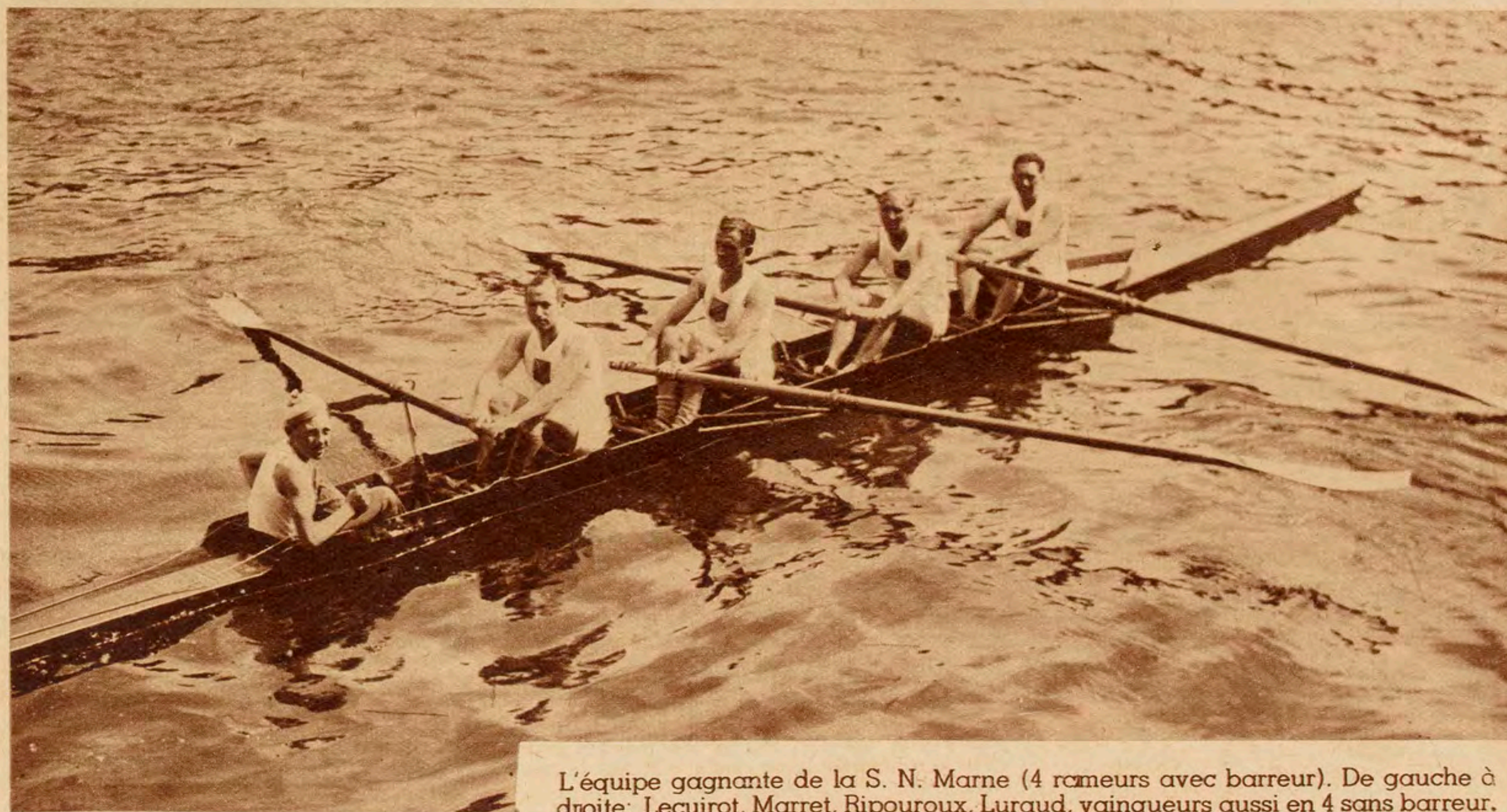
« COMMENT ILS PASSENT LEURS VACANCES »



# LES CHAMPIONNATS DE FRANCE D'AVIRON



Le passage des « huit » à la passerelle de l'Avre (750 m.). L'Encouragement, qui gagnera, est déjà bien détaché devant Bayonne, Rouen, Croisset et Lyon.



L'équipe gagnante de la S. N. Marne (4 rameurs avec barreur). De gauche à droite: Lecuirot, Marret, Ripouroux, Luraud, vainqueurs aussi en 4 sans barreur.

Les championnats de France à l'aviron se sont déroulés samedi et dimanche dernier dans le bassin permanent de Suresnes devant un nombreux public. Un fort vent soufflant contre le courant et irrégulièrement toute la journée empêcha les équipes de réaliser des temps normaux.

Le duel Paris-Province tant attendu chaque année s'est terminé, malgré des prévisions pessimistes, à l'avantage des Parisiens qui remportèrent 5 championnats sur 7.

A vrai dire aucune surprise n'est venue ajouter à l'attrait de ces championnats de France 1937 et c'est encore et malheureusement des anciens qui remportent la majorité des titres. Cependant serait-ce un heureux présage, mais depuis longtemps nous n'avions assisté à d'aussi jolies épreuves en couple. Les trois courses en skiff nous ont apporté avec des luttes serrées jusqu'à la ligne d'arrivée, l'espoir de scullers de classe. Que ce soit Chaulieu ou Ponset en skiff débutants, jeunes plein d'avenir ; Devillié qui a déjà fait ses preuves en pointe ou Dard et Matter en skiff junior qui nous donnèrent de belles émotions dans les courses d'honneur qu'ils ramèrent dans un excellent style. Enfin, en championnat (skiff seniors), Banos prit une revanche éclatante sur Gariat qu'il battit sans contestation possible. Ainsi le rameur du C. N. Bourse s'est affirmé dans son titre de champion de France. Ayant amélioré son style, il peut prétendre accéder à la classe internationale tandis que Gravé, de Vichy, arrivé troisième par sa faute (il stoppa 10 mètres

avant l'arrivée), prend rang parmi nos meilleurs nationaux.

Autre épreuve en couple, le double-scull fut l'occasion pour Jacquet et Gariat d'affirmer leur incontestable supériorité dans un style impeccable.

Une équipe particulièrement valeureuse à signaler est celle de l'Aviron Vichyssois en deux barré. Bouton, ancien rameur de l'Encouragement, ex-champion de France en deux avec Batillat, vient de reconquérir son titre avec un jeune rameur de 21 ans entièrement formé par lui, Sauvestre, qui voit ainsi s'ouvrir les plus vastes horizons devant lui. D'un gabarit impressionnant nos deux nouveaux champions ont, en maîtres, disposé des Parisiens Macquat-Charletoux et des Toulousains Bécane-Suberville.

Si les frères Vandernotte du C. A. Nantes se sont adjugé un titre sans gloire en pair-oar, il n'en est pas de même de Lecuirot, Marret, Ripouroux et Luraud qui ont fait coup double en quatre avec et sans barreur. Les deux anciens : Lecuirot qui en est à son 13<sup>e</sup> titre de champion de France, et Luraud, encadrant remarquablement les deux jeunes Marret et Ripouroux, ont, avec un allant remarquable conquis de nouveaux titres de gloire. On reste à la fois rêveur devant le brio d'une carrière aussi longue et glorieuse, et désappointé par l'absence de jeunes énergies capables d'approcher la « classe ».

Enfin, confirmant ce que nous venons d'écrire, la course à huit seniors a été très brillamment remportée par l'équipe parisienne de l'Encouragement qui s'assura la victoire par plus de trois longueurs sur Bayonne, Rouen-Croisset et Lyon. En effet, si nous rencontrons des jeunes tel que Levrat qui s'est révélé un excellent chef de nage, Picot, Rigaux et Demarquay, les autres coéquipiers ont tous largement dépassé la trentaine. Et c'est une constatation qui ne cessera pas de faire ombre sur ces Championnats de France 1937.

Tous les champions de France iront à Amsterdam, seul le Huit a été modifié dans sa composition : Bécane du R. C. Toulouse remplacera Dubs au n° 3 tandis que Lecuirot et Devillié, de la S. N. Marne prendront le 7 et le 8 à la place de Devèze et de Guelba.

G. Lenoir.



Bouton et Sauvestre, de l'Aviron Vichyssois, champions de France en deux barré, remontant au parc à bateaux après l'arrivée.



# REPORTAGE VERTICAL

## Impressions de vol acrobatique

l'aviation sans chiqué, sans bluff, sans épate et elles s'astreignent au même entraînement austère et intensif avec la même discipline toute militaire.

Régina Vincza a même racheté le Morane-Saulnier 341 qui avait appartenu à Hélène Boucher et, après avoir été l'élève de la patrouille d'Etampes, elle s'entraîne régulièrement sous la direction du moniteur Rodolphe Blanc ; un ancien de cette patrouille.

Considérée, dès maintenant, comme une de celles qui doivent avoir le plus bel avenir des jeunes aviatrices d'acrobatie, elle a été la seule femme engagée pour le meeting annuel de l'Union des Pilotes de France, à Orly. Une panne de moteur l'a empêchée, au dernier moment, d'exécuter cet engagement. Actuellement, elle redouble son entraînement en vue du concours d'acrobatie de Zurich où elle sera à la fois le seul pilote français et la seule femme, aussi lorsqu'elle me proposa d'être sa passagère au cours de ses exercices d'acrobaties classiques et de haute école, je ne me suis pas fait répéter deux fois une telle invitation.

★

Aucune autre impression au monde n'est comparable à celle que l'on ressent au cours d'un vol acrobatique. C'est à la fois physique, moral, exaltant... parfois même un peu terrifiant. C'est une impression qui sera neuve encore pendant longtemps car, pendant longtemps, il lui manquera quelques générations d'acclimatation derrière elle. Nous sommes les premiers de notre race animale à ressentir cela. Il faut d'abord se faire à cette idée. Notre machine physique n'est pas faite pour être suspendue la tête en bas à huit cents mè-

Mais, quelques secondes suffisent pour s'y mettre à l'aise.

Contact ! Coupez ! Contact ! Point fixe. Enlevez les cales. Et en avant.

Après un tour de piste complet pour se mettre face au vent, ma compagne décolle légèrement et cabre aussitôt en chandelle.

Prudente, elle ne commencera ses acrobaties qu'à une altitude assez haute pour assurer notre sécurité mais assez basse pour que nous ne soyons pas incommodés par la dépression, c'est-à-dire lorsque l'altimètre marquera entre 700 et 800 mètres.

Le paysage diminue dans ses détails et augmente dans sa surface. Puis il disparaît. Nous sommes rattrapées par un groupe de nuages rapides. Nous en surgissons aussitôt par un virage adroit. Ce sera la seule fois que nous les aurons coupés. Malgré les coups de tabac assez violents et assez nombreux ce jour-là et malgré les nuages bas et serrés, Régina réussira presque tout le temps à se tenir dans un trou bleu.

L'aérodrome de Guyancourt n'est plus qu'un petit tapis de billard au-dessous de nous et ses hangars, plus que des jouets de constructions pour enfants.

Régina prend l'aviophone.

— Allons-y maintenant.

Elle commence par une série de loopings normaux.

C'est un exercice qui émerveille à coup sûr

Avec les tonneaux au ralenti, nous en arrivons aux exercices de haute école : c'est le même principe de la boucle bord sur bord que pour le tonneau rapide, mais au lieu de l'exécuter sur place, il s'effectue en gagnant de la distance sur la ligne de vol horizontale... et cela donne un avant-goût de l'exercice le plus dur physiquement : le vol sur le dos.

La vrille et le vol sur le dos sont sûrement ceux qui surprennent le plus notre être physique même lorsque notre pensée lui commande de n'y rien trouver d'anormal.

La vrille verticale classique est de trois tours seulement et encore, de trois tours rapides. Cela n'a l'air de rien, mais cela suffit pour couper la respiration et pour provoquer des contractions stomacales qui rappellent fâcheusement celles qui obligent les passagers des bateaux à se pencher discrètement par-dessus le bastingage...

Mais, si j'en juge par des réactions personnelles, c'est certainement le vol sur le dos qui doit demander le plus d'entraînement. Il est très dur. Si dur que, au bout d'une minute, trente secondes seulement, je n'ai pas résisté à la nécessité absolue de prendre l'aviophone pour demander à Régina Vincza de rétablir,



Regina Vincza à bord de son appareil.

— L'acrobatie est l'aristocratie du sport aérien.

Aristocratie périlleuse et difficile s'il en fut. Et c'est pour cela même sans doute qu'elle tente l'élite des pilotes car, ceux qui ont réussi à se distinguer dans une carrière dont le membre le plus modeste représente déjà une élite, n'auraient pu le faire sans cet amour du péril et de la difficulté.

★

Il n'est pas rare qu'une femme soit un excellent pilote d'acrobatie : la première fut Adrienne Bolland qui a réalisé la surprenante prouesse de deux-cent-douze loopings en soixante-treize minutes. Et elle aurait continué... c'est son moteur qui a demandé grâce ! Marize Hilz, élève d'acrobatie de Michel Detroyat, exécute des figures classiques et de haute école avec une aisance parfaite. Suzanne Tillier, également l'élève du maître incontesté, marche bravement sur ses traces. Citons encore Liesel Bach et Vera von Bising.

Mais une jeune fille s'est surclassée d'une façon particulièrement brillante : c'est Hélène Boucher.

Une autre jeune fille a relevé le flambeau si tragiquement soufflé : c'est Régina Vincza. Elles ont le même dévouement pour la cause de l'aéronautique ; la même ardeur pour

tres dans l'atmosphère. Si nos yeux l'ont vu mainte fois au cours des meetings, notre cerveau le conçoit difficilement lorsque nous sommes personnellement en cause, coupés de la terre par un nuage opaque et à la merci d'une machine qui crépite et qui vibre et fonce dans les positions les plus invraisemblables avec une vitesse de bolide et un bruit de tonnerre. Le premier principe est celui de la confiance.

Il faut avoir confiance dans cette machine qui a vaincu les lois de la pesanteur et il faut avoir confiance dans ce pilote auquel on se livre, sinon pieds et poings liés, mais, du moins, solidement amarré à sa banquette et à son dossier.

Régina Vincza m'apprend à fixer les bretelles d'acrobatie, car la ceinture classique ne suffit pas à empêcher d'être projeté par-dessus bord au cours des vols inversés. Et, point important, elle m'apprend à les déboucler instantanément pour le cas du coup dur qui obligerait à troquer la machine de métal et de toile contre la simple voile du parachute.

La première impression est celle d'un léger malaise avant même le décollage : la ceinture du parachute serre étroitement, les bretelles scient légèrement les épaules, « l'ange gardien » est lourd sur le dos.

le spectateur au sol. Mais ceux qui font le plus d'effet vus d'en bas ne sont pas les plus durs à supporter pour ceux qui les exécutent.

Le looping normal, par exemple, ne met pas à mal le passager, même peu entraîné. On a à peine le temps de voir tourner la terre au-dessus de sa tête que c'est déjà fini. De plus, tant que l'on est centrifugé, le corps n'éprouve aucune impression insolite.

La série de loopings est déjà plus difficile. Mais ce qui est vraiment fatigant, c'est le looping inversé (c'est-à-dire amorcé sur un vol sur le dos) car on a, pendant toute la boucle, l'impression d'être arraché de son siège.

Pour le tonneau rapide, il se passe un phénomène assez curieux... et qui permet de le supporter sans inconvénient. Par une sorte de retard de transmission du nerf optique on voit le tonneau alors qu'on a cessé de le ressentir. C'est-à-dire que l'on voit les pentes latérales sur lesquelles semblent tourner le ciel et la terre alors que l'on est déjà rétabli dans la position de la ligne de vol normal.

Toujours à la série des acrobaties classiques, appartiennent les Immelmans, les renversements et les retournements qui peuvent servir de virages à la verticale.

Le plus simple est le renversement : l'avion cabre, glisse à la verticale sur une courbe dont sa longueur serait le rayon et sa queue le centre, et se rétablit en repartant dans la direction opposée.

Le retournement est un demi-tonneau pris sur un cabré suivi d'un demi-looping à l'envers (c'est-à-dire un looping commencé sur un piqué au lieu d'être pris sur un cabré).

L'Immelmann est le contraire du retournement : demi-looping suivi d'un demi-tonneau. L'Immelmann à l'envers est la même figure prise sur un piqué.

lui avouant ma fatigue... et pourtant, je m'étais juré de ne pas me « dégonfler ».

A peine sur le dos, on ne tient plus à l'appareil que par l'amarre des minces bretelles sur lesquelles repose tout le poids du corps. La surface portante a pour longueur la largeur de l'épaule et pour largeur un peu plus de deux centimètres. Tout le reste est dans le vide. Ce ne serait rien encore si le sang n'affluait pas à la tête. Aidant l'action de la dépression atmosphérique, cet afflux fait battre les tempes et coller les oreilles. On ne sait plus ce qui bourdonne davantage : le moteur ou la révolution qui se produit sous le serretête. Rien que d'y penser, j'en ai encore le vertige.

★

Lorsque nous assistons, du sol, aux prouesses des virtuoses de l'acrobatie aérienne, Detroyat, Cavalli, Doret, Massotte, Burcham, Mackey et d'autres, nous ne pouvons pas nous faire une idée de l'effort prodigieux que représentent leurs exhibitions si aisées et si légères en apparence. On n'imagine pas la somme des difficultés qu'il a fallu vaincre, le travail constant qu'il a fallu fournir, la précision rigoureuse qu'il a fallu acquérir et dont on ne doit s'écarter une seule seconde sous peine de mort. Il faut être plus fort que la machine humaine et plus fort que la machine mécanique. Gerhard Fieseler n'a-t-il pas exécuté des figures que, même les constructeurs déclaraient irréalisables ?

Et il ne faut pas croire surtout que les exhibitions acrobatiques ne soient que des tabarinades aériennes destinées à corser l'attrait spectaculaire des meetings.

Le bon pilote de chasse est un bon pilote d'acrobatie.

Et le pilote d'essais ne déclare son avion capable de tenir le coup que lorsqu'il l'a tenu dans toutes les positions acrobatiques.

Mais quand bien même l'acrobatie n'aurait pas eu son utilité dans l'aviation de chasse et d'essais, cette obligation de « tenir le coup » suffirait déjà par elle-même à être l'honneur de l'aventure.

Alexandra Pecker.



# LA VICTOIRE DE BERNARD SCHMETZ

## sursaut ou résurrection de l'escrime française ?



M. Aspach, président de la Fédération Internationale d'Escrime, passe à Schmetz, en présence d'Armand Massard, le brassard de champion du monde.

**B**ERNARD SCHMETZ a remporté dans le championnat du monde à l'épée une magnifique victoire qui a permis de célébrer la gloire de l'escrime française.

Cette gloire avait été atteinte gravement lors des Jeux Olympiques de Berlin où, malgré les déclarations volontairement optimistes de certains de nos dirigeants, nous avions enregistré des échecs cinglants, à l'épée surtout. Pour la première fois depuis des lustres et des lustres, nous ne comptons aucun Français dans la finale des Jeux Olympiques.

La victoire de Schmetz, après les performances magnifiques de nos fleuretistes et la résistance de notre équipe d'épée qui succomba de justesse, après une lutte qui dura jusqu'à trois heures trente du matin, est venue à point rehausser le prestige quelque peu atteint de l'école française.

Bernard Schmetz a admirablement gagné.

Il a dominé ses adversaires, non seulement de sa taille, mais encore de son intelligence du combat, de la hauteur de ses qualités techniques et morales.

Une volonté puissante animait la pointe de son épée, tendait son esprit vers la victoire, faisait jouer ses muscles sous la « tenue » de toile de chanvre... Rarement vit-on championnat gagné avec autant d'autorité...

Mais des événements les plus heureux, comme des plus malencontreux, il convient de tirer de justes leçons. Que nous apprend la victoire de l'épée française ? Que Bernard Schmetz était un grand champion... Nous le savions bien. Depuis douze ans, Bernard Schmetz a garni son palmarès de nombreuses victoires dont chacune accusait les possibilités immenses de ce bel athlète du sport des armes. Le grand escrimeur a remporté le titre suprême après des années d'une carrière bien remplie. Son activité ira certainement « decrescendo » maintenant...

Et alors ? Qui avons-nous derrière Schmetz ? Ne parlons pas de Coutrot qui est plus âgé que Schmetz et qui n'augmentera pas ses qualités. On cherche vainement à discerner les « jeunes » susceptibles de pouvoir, dans un avenir plus ou moins rapproché, faire la relève...

Bien peu de noms se présentent à l'esprit. Artigas n'a pas fait de mauvais débuts dans l'équipe de France où il est incorporé depuis peu, mais il n'inspire pas la confiance qu'on

pouvait avoir autrefois en des équipiers comme Buchard, Tainturier, Amson et autres.

On se demande, par conséquent, si la victoire de Schmetz est la marque d'un sursaut ou celle d'une résurrection de l'escrime française.

Peut-être, dans l'un et l'autre cas, serait-il possible d'exploiter ce retentissant succès ? Pour cela, il faudrait une action diligente de nos dirigeants, une organisation de propagande absolument inexistante, à l'heure actuelle, à la F.N.E.F., un programme mûrement établi pour inciter la jeunesse de notre pays à pratiquer ce magnifique sport des armes...

La victoire de Bernard Schmetz n'est peut-être qu'un sursaut de l'escrime française. Il ne tient qu'à nos dirigeants d'en faire les bases d'une résurrection...

Armand Lafitte.

### Le palmarès des Championnats du Monde

**Fleuret (Dames).** — Ind. : H. Mayer (All.); Par équipe : Hongrie.

**Fleuret (Messieurs).** — Ind. : Marzi (It.); Par équipe : Italie.

**Epée (Messieurs).** — Ind. : Schmetz (Fr.); Par équipe : Italie.

**Sabre (Messieurs).** — Ind. : Kovacs (Hong.); Par équipe : Hongrie.



Notre excellent confrère « Marie-Claire », l'hebdomadaire de la femme, a offert une coupe à la championne du monde de fleuret. On voit sur ce document la déléguée de « Marie-Claire » offrant cette coupe à Mlle Helen Mayer.

### LE COIN DU DOCTEUR

**Un Pens. A. H. IV.** — Vous auriez intérêt à vous faire examiner les poumons et le cœur par le médecin de votre établissement. S'il vous autorise à faire du sport de compétition faites plutôt du 1.000 mètres, au train, que du 400 mètres qui est une course très pénible.

**G. L. (St-Julien-les-Martignes).** — Tout dépend de l'état de votre cicatrice. Demandez donc un avis au chirurgien qui vous a opéré. 2. Les exercices à effets généraux suffisent. 3. Cette question a été longuement traitée dans Match. 4. Adressez-vous donc à la Librairie de « l'Auto ».

**Goyat (Paris).** — Il est assez rare que les varices disparaissent d'elles-mêmes à votre âge. Dans ces conditions, vous devriez, malgré vos hésitations, vous faire faire des injections sclérosantes. 2. Le vélo n'est pas contre-indiqué. Quant au football, du fait même des traumatismes possibles, il n'est pas à recommander dans ce cas. Après l'effort, prenez, chaque fois que vous en aurez la possibilité, la position cow-boy : étant assis, mettez les pieds sur une table de façon que les jambes soient plus hautes que le siège.

**O. Veil (Paris).** — C'est la crainte d'un nouveau traumatisme possible qui fait que l'on vous interdit le football. Une récurrence d'un accident au niveau des genoux peut avoir des suites sérieuses. Il est de votre intérêt d'y songer.

**Mme Leroux.** — 1. Laissez votre fils pratiquer les sports. C'est un excellent « dérivatif ». 2. Dans le cas particulier signalé, vous auriez intérêt à diminuer le plus possible dans l'alimentation l'alcool, le café, les épices. 3. Surveillez les lectures de l'intéressé qui peuvent orienter son esprit vers cet acte. 4. Si les phénomènes persistent ne craignez pas, au contraire, d'aller consulter un médecin, sous un prétexte quelconque.

**A. Martinez (Algérie).** — 1. Placez donc sur votre tête une charge quelconque (pile de gros livres) et faites lentement une série de rotations à droite et à gauche (10 fois). 2. Exercices

## Écrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 25, rue d'Aboukir, Paris-2<sup>e</sup>.)

respiratoires à fond une dizaine de fois. Veuillez me préciser si c'est le développement des poumons ou l'agrandissement de la cage thoracique que vous désirez obtenir.

**Un lecteur oranais.** — Les fruits sont excellents, certes ; mais cependant, si leur assimilation est plus facile ils n'ont pas un rendement aussi immédiat que vous le pensez. Mieux vaut donc respecter la loi des 3 heures. C'est plus sûr.

Docteur Philippe Encasse.

★

**Un parieur.** — Max Schmeling fut champion du monde des poids lourds. Il battit Jack Sharkey par disqualification en 4 rounds le 12 juin 1930, à New-York. Sharkey prit sa revanche, triomphant aux points en 15 rounds le 21 juin 1932, à New-York.

**Georges Breve.** — Adressez-vous à la Fédération Française de Boxe, 24, boulevard Poissonnière, Paris.

**Champion du saut en profondeur.** — 1. Poizat est champion de France de catch poids moyen. 2. Deglane fut battu par le champion d'Europe Al. Pereira le 7 juillet au Palais des Sports. 3. Depuis ses débuts à Paris, l'Américain Sparks a battu Ebert-Arifi et fait match nul avec Kwariani et Pereira.

**Louvet.** — Les champions d'Europe amateurs de lutte gréco-romaine 1937 sont les suivants : Pertunen, Phijiamaki, Kosqueka, Schaeffer, Johanson, Ackerslind, Paluzalu. Au classement international de ces championnats disputés à Paris au Cirque d'Hiver, la Suède prit la première place devant la Finlande et l'Allemagne.

**Maurice.** — Charles Rigoulot a épaulé et jeté à deux bras 182 kg. 500 ; il est toujours recordman du monde du

soulevé de terre avec la charge formidable de 282 kilos.

**Bernard Ancelle.** — Ecrivez-nous, ferons parvenir aux intéressés.

**Vélo, Vélo, Vélo.** — 1. Avons fait parvenir aux intéressés. 2. Jean Goujon est âgé de 23 ans.

**X. à Lille.** — Dans aucune course un coureur n'a le droit de tasser son adversaire.

**J. J. Havre.** — N'avons pas retrouvé trace d'un coureur du nom de Corentin Cadiou. Fixez-nous plus explicitement et essaierons de vous satisfaire.

**Un lecteur de « Match » Nemourien.** — Les coureurs du Tour de France ne disputent pas cette épreuve sur leur vélo de marque personnelle, mais sur des vélos fournis par le journal « l'Auto ».

**Georges Rigault.** — Ecrivez 7, rue de Tilsitt, Paris.

**Mile Capelle.** — Ne pouvons vous fournir d'adresses personnelles, écrivez-nous, ferons suivre.

**L. J. V. L. ; Pierre ; Dumont ; Hervier ; Duleu ; Louise ; Tototte ; Sportif Audunois ; Un Montluonnais ; Roi de la Pédale.** — Avons transmis.

**Zut N° 20.** — Vous êtes trop jeune pour participer aux sports de compétition, il vous faut avant tout adhérer à un club ou prendre conseil d'un moniteur.

**Quatre onces.** — 1. Maurice Holtzer est né à Troyes le 21 janvier 1906. 2. Il boxe poids plume depuis 1927, professionnel. Il remporta son premier championnat de France le 14 décembre 1934, à Paris, en battant Francis Augier. 3. Humery est né à Valenciennes le 17 décembre 1908.

**Nicole aux yeux bleus.** — 1. Le dernier champion de France sur route d'avant guerre fut, en 1914, Crupelandt. 2. Le premier championnat de France couru après guerre en 1919 revint à Henri Pélissier.

**Rendez-moi mes montagnes.** — 1. Le Belge Disseaux portait dans la course Paris-Saint-Jean-d'Angély le dossard N° 5. 2. Avons transmis à Georges Speicher. Ecrivez-nous avec un timbre pour la réponse.

**Athlète en herbe.** — Les records que vous nous signalez sont les suivants : 200 m. plat 20" 3/10 par l'Américain Jesse Owens ; 5.000 m. en 14' 17" par le Finlandais Lehtinen ; 10.000 m. en 30' 6" 2/10 par le Finlandais Nurmi ; le record du monde de saut en longueur avec élan est détenu par l'Américain Jesse Owens avec 8 m. 13.

**Kid Benghera.** — Avons transmis à l'intéressé.

**Admirateur de Sochaux.** — L'équipe de France qui fut battue par la Belgique par 4 buts à 1 en 1923 avait la composition suivante : Chayriguès - Mony, Depecepe, Joyaut, Hugues, Bonnardel, Isebecque, Watine, Boyer, Darques, Dubly.

**La paille.** — Il faut passer un nouvel examen.

**Bout de mégot.** — L'ex-champion de France Robert Godart appartient à un club cycliste montluonnais.

**Un sportif.** — Paris-Brest et retour fut gagné par Charles Terront en 1891 ; Garin en 1901 ; Emile Georget en 1911 ; Mottiat en 1921 ; Opperman en 1931. En 1901 la course se fit avec entraîneur à bicyclette.

**Ramino.** — 1. Il vaut mieux shooter de la pointe du pied. 2. Il est plus prudent de coller ses boyaux à la jante ; 3. Avons transmis.

**Un lecteur de « Match » :** Tutu la Praline ; Eugène Wersis ; Laurent ; Paul et Pierre. — Avons transmis aux intéressés.

**Scorpion sportif.** — 1. Le coureur Pipoz est Suisse. 2. Avons transmis.

**Un Fumellois.** — Marcel Thil est né à Saint-Dizier le 29 mai 1904.

**Roger Lhorens.** — Il s'agit sûrement d'un canard répandu pour besoins publicitaires.

**Un sportif.** — Avons pris bonne note de vos suggestions.

**Un amoureux du ballon.** — C. A. Mantais, 32, rue Saint-Vincent, à Mantais. C. C. Clodoaldien : M. Vivolas, 12, rue de la Paix, à Saint-Cloud. Espérance de Versailles, 15, rue de Limoges, à Versailles. Dourdan-Sports : M. Bais, 3, rue Fortin, à Dourdan. F. C. Argenteuil : M. Manguy, 26, avenue de Verdun, à Argenteuil. F. C. Suresnois, 22, chemin de Foulleuse, à Suresnes.

**Pierre.** — Kid Francis, alias Francesco Buonagurio est né à Marseille le 7 octobre 1907, il mesure 1 m. 64 et boxe comme poids coq.

**Guiguite.** — 1. Romain Maes n'a pas couru le Tour de France cette année. 2. Les vainqueurs du Tour de France depuis 1930 furent successivement : Leducq, Antonin Magne, André Leducq, Georges Speicher, Antonin Magne, Romain Maes, Sylvère Maes et Lapébie.

★

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe fermée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 167 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

L'Imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris. Le gérant : Raymond Debruges.



# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

Dans ce numéro :

**Le secret**  
DE  
**ma victoire**  
par  
**ROGER LAPÉBIE**



STADE DES TOURELLES. — Après l'arrivée du Prix du Président de la République, Csik, vainqueur (au 2<sup>e</sup> plan), et Fischer, deuxième.